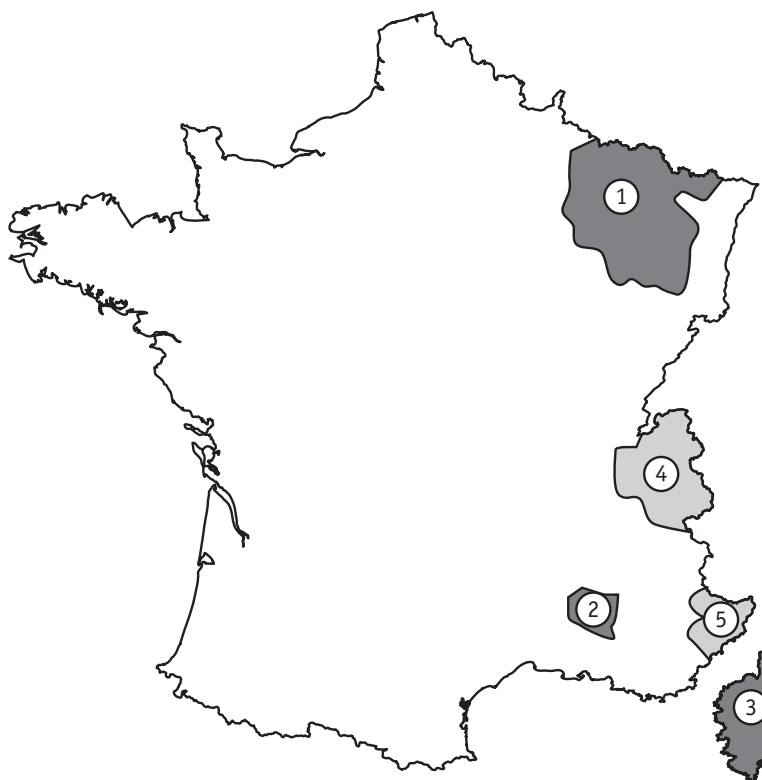


P a r t i e I V

Le XVIII^e siècle





■ Provinces réunies à la France au XVIII^e siècle (1715-1800)

1 Lorraine

2 Comtat-Venaissin et Avignon

3 Corse

■ Provinces encore hors de France en 1800

4 Savoie

5 Comté de Nice



■ Un peu d'histoire...

Lorsque Louis XIV meurt en 1715, il laisse en France une monarchie absolue bien installée. Les grands seigneurs ont été matés, envoyés à la guerre ou surveillés à la cour. Une administration puissante a été créée, très centralisée. La France connaît un grand rayonnement dans toute l'Europe. Elle s'est globalement enrichie.

La Régence

Le futur Louis XV, petit-fils du Roi-Soleil, est encore trop jeune pour régner en 1715. C'est Philippe d'Orléans, oncle du futur roi, qui exerce la Régence. Personnage controversé, le Régent a mené une vie scandaleuse.

D'un point de vue purement politique, son influence sur l'économie française semble avoir été plutôt bénéfique : redressement économique, enrichissement de la paysannerie, mise en chantier de grands travaux (routes, ports, canaux...). Même le système de Law, système bancaire, qui a ruiné dans les années 1720 un bon nombre de spéculateurs, est aujourd'hui considéré comme une tentative économique d'avant-garde.

Louis XV

Le règne de Louis XV (1723-1774) représente l'âge d'or de l'art français, triomphe d'un certain raffinement. Malgré les guerres

qui se succèdent, guerre de succession de Pologne (1733-1738), guerre de succession d'Autriche (1740-1748), guerre de Sept Ans (1756-1763), le pays connaît une certaine prospérité. Les années 1762-1766 voient une recrudescence de l'intolérance religieuse, avec les affaires Calas, Sirven, La Barre, cas évidents de persécution religieuse exercée par les catholiques contre des protestants ou des athées.

Louis XVI

Louis XVI est accueilli lors de son avènement en 1774 comme un jeune monarque qui promet beaucoup. Les libéraux, les philosophes espèrent trouver en lui un être intègre qui libérera la France de toutes les corruptions. Mais le monarque est faible et soumis à l'influence de son entourage.

Il soutient les Insurgents dans la guerre d'Indépendance américaine (1775-1783), mais il s'agit davantage pour lui d'affaiblir la Grande-Bretagne, rivale de la France, que de soutenir la jeune démocratie américaine. Il ne se rend pas compte qu'il suscite en France de grands espoirs en soutenant les Américains, et qu'il exaspère les libéraux qui ne voient se profiler en France aucun changement politique.

La Révolution

Les difficultés économiques le poussent à convoquer les États Généraux, sans comprendre le risque terrible que court la monarchie absolue en demandant à ses sujets d'exprimer leurs « doléances », de formuler leurs exigences. La Révolution est alors en marche.

Sans entrer dans les détails des événements de la période révolutionnaire, on peut distinguer plusieurs phases. En 1789, les États Généraux débouchent sur la fusion des trois ordres : clergé, noblesse et tiers état. L'Ancien Régime est mort. L'histoire s'accélère : Assemblée constituante (1789-1791), Assemblée législative (1791-1792) et chute de la monarchie, Commune de Paris (1792), Convention nationale (1792-1795) avec la période de la Terreur (1793-1794), puis apaisement avec le Directoire (1795-1799). Les événements décisifs se succèdent et emportent tout sur leur passage.

■ Quelques préjugés sur le XVIII^e siècle

Le XVIII^e siècle est finalement un siècle assez mal connu et sur lequel subsistent quelques préjugés très forts. Ce siècle est globalement présenté comme le siècle des « Lumières ». Cette affirmation est en grande partie fondée, mais il faut bien savoir que les superstitions, l'obscurantisme règnent encore en maîtres sur l'ensemble de la population. Même des érudits croient encore aux sirènes, ou se figurent que certaines grenouilles vivent à l'intérieur de pierres. Les sciences sont toujours balbutiantes, même si les méthodes d'expérimentation systématique se mettent en place progressivement.

L'emprise de la religion sur la société civile est encore très forte, même si les jésuites voient leur influence décroître jusqu'à leur expulsion en 1762.

On se tourne progressivement vers les autres civilisations, mais on reste encore très méprisant pour elles, pour l'Islam notamment.

Les idées philosophiques progressent parmi les élites. Mais l'évolution n'a rien de continu. La montée de l'intolérance entre 1762 et 1766 est tout à fait frappante.

Le XVIII^e siècle est souvent présenté comme le triomphe de la raison et du raffinement. On évoque une vie de société fondée sur le loisir intelligent et l'art. Mais toute médaille a un revers. Le XVIII^e siècle est aussi un siècle cru où l'on dit tout haut beaucoup de choses. Les tabous tombent. L'irréligion, le sexe ne sont plus passés sous silence. Sade, Rétif de la Bretonne, le théâtre de la foire sont à leur façon aussi représentatifs du XVIII^e siècle que le *Contrat social* ou *l'Émile*.

On écrit souvent aussi que le XVIII^e siècle est un siècle sans poésie, au théâtre médiocre. De même, ce jugement doit être nuancé.

La poésie au XVIII^e siècle est reine. Voltaire est considéré par ses contemporains comme le plus grand poète de son temps, même si aujourd'hui nous méprisons sa *Henriade* et bon nombre de ses petits vers. La poésie du XVIII^e siècle est sans doute très conventionnelle, mais elle fait partie de la vie sociale. Les premiers journaux littéraires, comme le *Mercur de France*, impriment les poèmes de leurs lecteurs. Les correspondances sont truffées d'envois de poèmes.

Quant au théâtre, on pense généralement que les tragédies du XVIII^e siècle sont de pâles imitations de Racine, que les comédies imitent Molière et que seuls Marivaux et Beaumarchais méritent d'être lus. On oublie les centaines, voire les milliers de pièces créées, applaudies, discutées, décriées ; on oublie la passion pour le théâtre qui anime un large public ; on oublie le culte des acteurs et surtout des actrices qui préfigure en quelque sorte notre « star-system ».

■ Les points forts

La force des intellectuels du XVIII^e siècle, c'est d'être de brillants touche-à-tout. On n'est pas encore au règne des spécialisations. Les hommes de lettres sont aussi bien poètes, prosateurs ou hommes de théâtre. C'est avec le théâtre et la grande poésie qu'ils se font un nom. Avec les autres genres, ils acquièrent une réputation d'hommes d'esprit.

Les hommes de lettres se passionnent pour les sciences : Rousseau, passionné de botanique, Voltaire se livrant à des expériences de physique. La pluridisciplinarité est de mise.

Les théories esthétiques qui s'élaborent montrent la parenté de tous les arts : littérature, musique, peinture.

Le maître mot du XVIII^e siècle, ce n'est pas le mot « raison », mais le mot « sensation ». Qu'il s'agisse de prendre le mot dans son sens affectif, en se passionnant pour les sentiments et les passions, comme le font les principaux romanciers du siècle et Rousseau, ou qu'il s'agisse d'analyser philosophiquement l'importance de nos sens dans l'acquisition de nos connaissances, le sensualisme reste la révolution philosophique de ce siècle.

Le XVIII^e siècle est un siècle cosmopolite. Les philosophes sont de grands voyageurs. Voltaire séjourne en Grande-Bretagne, en Prusse et en Suisse, Diderot en Russie. Les récits de voyage deviennent des « best-sellers ». Le sentiment européen est très fort. La langue des érudits européens et de la haute société est le français qu'on parle dans toutes les cours d'Europe. Le sentiment national est très faible : toutes les familles régnautes sont appa-

rentées, les guerres sont des guerres dynastiques, coloniales ou commerciales, jamais patriotiques. Les soldats sont méprisés et considérés comme trop fainéants pour gagner leur vie autrement (on lit par exemple à l'entrée des jardins publics : « Ni chiens, ni mendiants, ni filles, ni soldats. »).

■ Ambiguïté et modernité

Le XVIII^e siècle est tiraillé entre les pesanteurs de l'Ancien Régime, pesanteurs des superstitions et des institutions, et la nouveauté des théories philosophiques et politiques, fondées sur la liberté et la tolérance.

Les individus eux-mêmes sont parfois partagés. Voltaire lui-même, pourtant champion de la tolérance religieuse, n'échappe pas à certains préjugés graves comme l'antisémitisme et, politiquement, n'est en rien favorable à la démocratie.

Enfin, le XVIII^e siècle est le siècle qui fonde la modernité d'aujourd'hui. On peut y trouver pêle-mêle le développement de l'imprimerie moderne, les débuts de la presse périodique, les débuts de la publicité, les débuts du traditionnel café au lait du matin, bref tout ce qui fait notre quotidien.



Sous l'Ancien Régime

Lorsqu'on examine aujourd'hui les événements ou les textes du XVIII^e siècle, on a tendance à chercher d'emblée les signes avant-coureurs de la Révolution. Or, Voltaire et Rousseau meurent dix ans avant elle, Marivaux vingt-cinq ans. Ces auteurs ont peu ou mal pressenti ce qui allait se passer.

■ Un roi intouchable...

Durant toute la première partie du siècle, sous l'Ancien Régime, la royauté reste le phare, le modèle. Même pour un philosophe comme Voltaire, on ne trouve que très rarement de critique du roi ou de la monarchie. Si un roi agit mal, on met en cause son entourage, ses conseillers et pas le monarque lui-même. C'est pourquoi le choc de l'arrestation, du procès, puis de l'exécution du roi sera si violent.

■ Une vie intellectuelle et artistique brillante

Après l'étouffoir des dernières années du règne de Louis XIV, la Régence marque le retour à une civilisation du raffinement et du plaisir. Le théâtre notamment va bénéficier de ces nouvelles conditions.

Le règne de Louis XV est marqué par l'influence de sa favorite la marquise de Pompadour qui, bien que d'origine bourgeoise, connaît tous les arts d'agrément et fait preuve de goût et d'intel-

ligence. Elle se sent proche des philosophes des Lumières et les protège. Elle garde la faveur du roi comme maîtresse ou amie pendant vingt ans entre 1745 et sa mort en 1764. La fin de son règne est plus autoritaire. En 1770, Le roi fait plier les parlements, chambres de justice, dans un bras de fer qui instaure tout un nouveau système judiciaire. Il meurt de la variole en 1774.

■ Une nouvelle monarchie ?

Quand Louis XVI accède au trône, c'est un jeune homme de 19 ans qui semble acquis, grâce à ses précepteurs et ses amis, à une nouvelle vision du pouvoir royal. Il est prêt à prendre en compte la nation et se montre très sensible. Il se passionne pour les sciences et fait preuve d'une large culture. Mais il est jeune et n'a guère de goût pour l'exercice même du pouvoir.

Son règne commence par quelques décisions qui permettent de penser que le roi veut être un monarque éclairé. Mais Turgot veut aller trop loin dans les réformes et Louis XVI le renvoie. Puis Necker, ancien banquier, devient Premier ministre en 1776, mais c'est la politique étrangère qui retient toute l'attention avec les prémises de la révolution américaine. Les dernières années voient se succéder comme ministres Calonne trop réformiste et Brienne trop autoritaire. La crise économique s'amplifie. La monarchie ne peut plus être sauvée.



À lire plus loin

- Saint-Simon
- Le théâtre au XVIII^e siècle
- Marivaux
- Montesquieu
- *Les Lettres persanes*
- *Manon Lescaut*
- Voltaire
- *Les Lettres philosophiques*
- *Candide*
- Rousseau
- *La Nouvelle Héloïse*
- *Les Confessions*
- *Les Rêveries du promeneur solitaire*
- *L'Encyclopédie*
- Diderot
- *Jacques le Fataliste*
- Le libertinage
- *Les Liaisons dangereuses*
- Beaumarchais
- *Le Mariage de Figaro*
- *Paul et Virginie*
- Chénier



Saint-Simon

« *Ma passion la plus vive et la plus chère est celle de ma dignité et de mon rang.* »

Louis de Rouvroy, duc de

Né en : 1675

Mort en : 1755

Famille : Fils d'un écuyer de petite noblesse fait duc et pair par Louis XIII, Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon, est né à Paris.

Études : Destiné à la carrière militaire, malgré une nature chétive, il devient mousquetaire à 16 ans.

Le soldat

En 1693, il devient « maître de camp », mais, déçu de ne pas bénéficier de la promotion au grade de brigadier, il quitte l'armée en 1702.

Le courtisan

Il s'installe en 1710 à Versailles et cherche à jouer un rôle à la cour. Son épouse est devenue dame d'honneur de la duchesse de Berry. Mais ses talents ne sont pas reconnus par Louis XIV.

Il se lie d'amitié avec le duc d'Orléans et lorsque celui-ci devient régent en 1715, Saint-Simon entre au Conseil de Régence et fait adopter son système de gouvernement, la « polysynodie », c'est-à-dire la multiplicité des « Conseils ». En 1722, il est chargé d'une mission diplomatique en Espagne.

Mais la mort du Régent en 1723 met fin à sa carrière politique.

La retraite

Depuis l'âge de 19 ans, Saint-Simon a pris l'habitude de noter ses impressions. Écarté de la cour, il commence à rédiger ses *Mémoires*. Il réside à Paris ou dans son château de La Ferté-Vidame en Normandie. Son épouse meurt en 1743, son fils aîné en 1746, son second fils en 1754.

Il meurt ruiné en 1755.

Œuvre

En 1729, le duc de Luynes lui confie le journal d'un aide de camp de Louis XIV, Dangeau. Saint-Simon fait copier les 37 volumes de cette chronique et commence à les annoter. À partir de 1739, aidé de cet aide-mémoire, il commence à rédiger ses *Mémoires*. Cet ouvrage remplit près de 3 000 pages. À sa mort, tous ses biens sont saisis par ses créanciers. Ses *Mémoires*, jugés subversifs par le gouvernement, sont mis sous séquestre. Ce n'est qu'en 1828 qu'un petit-cousin obtiendra le droit de les publier. L'édition comprend 21 volumes.

L'ouvrage – qui a nécessité près de 50 000 pages de notes ! – retrace deux périodes :

- 1691-1715 : déclin du règne de Louis XIV ;
- 1715-1723 : la Régence et son propre rôle politique.

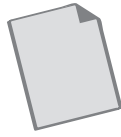
Ces *Mémoires* constituent un témoignage direct, un document très précieux, mais partial. Même s'il raconte des événements qui le rapprochent du XVII^e siècle, du « Grand Siècle », son style et son ironie font bien de lui un auteur du XVIII^e siècle. Ses portraits fulgurants, sa description de « la mécanique de cour », l'irrégularité de son style audacieux ont fait sa célébrité.

Plaisant tour de Brissac aux dames dévotes de la cour (1713). Brissac est le major des gardes du corps du roi.

Il y avait une prière publique tous les soirs dans la chapelle à Versailles, à la fin de la journée, qui était suivie d'un salut avec la bénédiction du saint sacrement tous les dimanches et les jeudis. L'hiver, le salut était à six heures ; l'été, à cinq, pour pouvoir s'aller promener après. Le Roi n'y manquait point les dimanches et très rarement les jeudis en hiver. À la fin de la prière, un garçon bleu, en attente dans la tribune, courait avertir le Roi, qui arrivait toujours un moment avant le salut ; mais, qu'il dût venir ou non, jamais le salut ne l'attendait. Les officiers des gardes du corps postaient les gardes d'avance dans la tribune où le Roi l'entendait toujours. Les dames étaient soigneuses d'y garnir les travées des tribunes, et, l'hiver, de s'y faire remarquer par de petites bougies qu'elles avaient pour lire dans leurs livres, et qui donnaient à plein sur leur visage. La régularité était un mérite, et chacune, vieille et souvent jeune, tâchait de se l'acquérir auprès du Roi et de M^{me} de Maintenon. Brissac, fatigué d'y voir des femmes qui n'avaient pas le bruit de se soucier beaucoup d'entendre le salut, donna

le mot un jour aux officiers qui postaient ; et, pendant la prière, il arrive dans la travée du Roi, frappe dessus de son bâton, et se met à crier d'un ton d'autorité : « Gardes du Roi, retirez-vous ; le Roi ne vient point au salut. » À cet ordre, tout obéit ; les gardes s'en vont, et Brissac se colle derrière un pilier. Grand murmure dans les travées, qui étaient pleines, et, un moment après, chaque femme souffle sa bougie et s'en va, tant et si bien qu'il n'y demeura en tout que M^{me} de Dangeau et deux autres assez du commun. C'était dans l'ancienne chapelle. Les officiers, qui étaient avertis, avaient arrêté les gardes dans l'escalier de Blouin et dans les paliers, où ils étaient bien cachés, et, quand Brissac eut donné tout loisir aux dames de s'éloigner, et de ne pouvoir entendre le retour des gardes, il les fit reposer. Tout cela fut ménagé si juste, que le Roi arriva un moment après, et que le salut commença. Le Roi, qui faisait toujours des yeux le tour des tribunes, et qui les trouvait toujours pleines et pressées, fut dans la plus grande surprise du monde de n'y trouver en tout et pour tout que M^{me} de Dangeau et ces deux autres femmes. Il en parla dès en sortant de sa travée avec un grand étonnement. Brissac, qui marchait toujours près de lui, se mit à rire, et lui conta le tour qu'il avait fait à ces bonnes dévotes de cour dont il s'était lassé de voir le Roi la dupe. Le Roi en rit beaucoup, et encore plus le courtisan. On sut à peu près qui étaient celles qui avaient soufflé leurs bougies et pris leur parti sur ce que le Roi ne viendrait point, et il y en eut de furieuses, qui voulaient dévisager Brissac, qui ne le méritait pas mal par tous les propos qu'il tint sur elles.

🔗 « dévisager » signifie ici « défigurer » (avant-dernière ligne).



Le théâtre au XVIII^e siècle

Une certaine méconnaissance

Le grand siècle du théâtre est plutôt pour nous aujourd'hui le XVII^e siècle. On ne retient comme dramaturges pour le XVIII^e siècle que Beaumarchais et Marivaux. Or, la production théâtrale du XVIII^e siècle est très abondante. Le public de l'époque est nombreux et passionné. La variété des genres proposés dans les spectacles est remarquable : tragédie classique, toujours appréciée, comédie, mais aussi d'autres formes moins célèbres comme les parades ou les livrets d'opéra.

Paris et la province

Paris

Au début du siècle, il y a à Paris deux théâtres réguliers : l'Opéra et la Comédie-Française. En 1716, les Comédiens-Italiens reviennent en France, protégés par le Régent, puis par Louis XV. Parallèlement, se développent les théâtres de la foire, qui s'installent pour quelque temps sur les champs de foire. Le plus célèbre d'entre eux prend le nom d'Opéra-Comique en 1715. La concurrence entre les troupes est féroce.

La province

En province, la vie théâtrale est inégale. Elle devient plus riche à partir de 1750. Des troupes circulent, de nouvelles salles s'ouvrent. Autre particularité : les théâtres de société. Dans les collèges, à l'armée, chez les nobles et les grands bourgeois, on trouve des salles privées. Dans bon nombre de châteaux, une salle est réservée au spectacle. Ces représentations privées permettent de jouer un répertoire plus libre et plus audacieux.

L'Opéra

Dans la hiérarchie officielle, l'Académie royale de musique occupe la première place. Au XVIII^e siècle, l'opéra attire plus de spectateurs que la tragédie. L'Opéra est installé au Palais-Royal jusqu'à l'incendie de 1763. La direction de l'Opéra a longtemps prétendu interdire qu'on joue ailleurs de la musique. Mais, par manque d'argent, la direction est obligée de vendre son privilège aux forains qui peuvent dès lors présenter des chanteurs et des danseurs. En théorie, la Comédie-Italienne et la Comédie-Française ne peuvent présenter ni chant ni danse. La pratique est plus souple.

La Comédie-Française

Origine

La Comédie-Française est créée en 1680 : elle résulte de la fusion de l'ancienne troupe de Molière, de celle d'un nommé La Grange, troupe de l'Hôtel de Bourgogne, et des restes du Théâtre du Marais. Par un acte de 1699, les comédiens de cette troupe se partagent les bénéfices des représentations et administrent en commun le théâtre. Cette règle est encore de mise aujourd'hui. Ils sont cependant soumis à l'autorité royale, dans le choix des acteurs et dans le choix du répertoire. La censure intervient, notamment pour l'affaire du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais.

Répertoire

La Comédie-Française est investie d'un double rôle dès cette époque : préserver le patrimoine et créer de nouvelles pièces. Au XVIII^e siècle, on joue beaucoup encore Molière, Corneille et Racine, mais de 1715 à 1750, 266 pièces y sont créées.

Malgré un relatif succès (400 spectateurs en moyenne par soirée), l'équilibre financier est précaire. Certains hivers, le théâtre ferme à cause du froid. En 1712, le théâtre reste fermé trois mois à cause d'un deuil dans la famille royale... Presque toutes les tragédies sont jouées à la Comédie-Française, une partie seulement des comédies. On reconnaît généralement une grande qualité aux acteurs du Français, qui sont parfois auteurs eux-mêmes, comme Dancourt qui a écrit 56 pièces.

Le Théâtre-Italien

Origine

Les Comédiens-Italiens avaient été expulsés de Paris en 1697 pour avoir joué une comédie intitulée *La Fausse Prude* où M^{me} de Maintenon, favorite de Louis XIV, s'était reconnue. Le Régent, en 1716, les rappelle. Ils se réinstallent à l'Hôtel de Bourgogne, la plus vieille salle de théâtre de Paris. Ils reçoivent en 1723 une pension de Louis XV. À la tête de la troupe, se trouve Riccoboni, dit Léléo, avec sa femme Flaminia, et son beau-frère Mario et sa femme Silvia. Cette affaire de famille connaît tout de suite un grand succès, bien que jouant en italien.

Répertoire

Riccoboni, conscient néanmoins des difficultés dues à l'obstacle de la langue, fait alterner des pièces en français et des pièces en italien. Les auteurs entretiennent des relations amicales avec cette troupe au ton plus libre. On retrouve avec eux la tradition italienne d'improvisation, de pantalonnade.

Les théâtres de la foire

Origine

Il y a à Paris deux grandes foires, celle de Saint-Germain en février-mars, et celle de Saint-Laurent de juillet à septembre. On y voit des spectacles de toutes sortes, danseurs de corde, montreurs de marionnettes, etc. Mais, sous l'impulsion de véritables entrepreneurs de spectacles, des troupes d'acteurs se forment. On achète la pièce à un auteur, on fait construire un grand baraquement sur le champ de foire qui peut contenir jusqu'à mille personnes et on paie les acteurs au cachet.

Répertoire

Le répertoire de la foire est très libre. Seigneurs et bourgeois viennent s'y encanailler. La lutte avec les théâtres réguliers est âpre. Les acteurs jouent volontiers des parodies des pièces à succès jouées ailleurs. Contrairement aux usages de la Comédie-Française et de la Comédie-Italienne, on ne pratique pas l'alternance entre plusieurs spectacles : on joue une pièce tant qu'elle a du succès. Le théâtre de la foire est l'ancêtre du théâtre de boulevard du XIX^e et du XX^e siècle.

La richesse et la variété des spectacles offerts au public expliquent bien l'engouement extraordinaire des spectateurs pour le théâtre.



Marivaux

Pierre Carlet de Chamblain de

Né en : 1688

Mort en : 1763

Famille : Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux appartient par son père à une famille de l'administration royale. Par sa mère, sœur d'un architecte du roi, il est amené à fréquenter la haute société.

Études : Les fonctions de son père obligent la famille à vivre en Auvergne, à Riom. Marivaux étudie au collège des oratoriens de Riom. En 1710, il suit des cours de droit. Il vient poursuivre ses études à Paris en 1712. Mais il les interrompt en 1713.

L'homme de lettres

Marivaux écrit depuis 1709. En 1712, il fait paraître à Limoges une première comédie maladroite. Il a dans ses cartons un long roman et en finit un second. Il devient assez vite un homme de lettres parisien : spirituel, volontiers satirique et parodique.

Le silence

Entre 1716 et 1721, Marivaux ne fait rien paraître. Les bouleversements politiques et la nécessité de réfléchir sur de nouvelles voies pour la comédie expliquent peut-être ce silence. Il se marie en 1717 avec une jeune fille richement dotée. Il spéculé avec le système de Law et se ruine.

Le retour

En 1721, Marivaux reprend et achève ses études de droit. Il devient avocat mais fait aussi son retour à la littérature. Pendant vingt ans, il donne des comédies à jouer, surtout aux Comédiens-Italiens, et devient un maître dans ce genre. Il se retrouve veuf en 1723, avec une petite fille, Colombine. Journaliste connu, auteur à succès, il fréquente vers 1730 les salons et les cafés à la mode et publie un énorme roman, *La Vie de Marianne*.

La retraite

En 1740, il se met en ménage avec une actrice, M^{lle} de Saint-Jean, avec laquelle il vivra jusqu'à sa mort.

Il entre à l'Académie française en 1742. Mais il n'écrit plus beaucoup.
 En 1745, sa fille entre au couvent.
 Il meurt en 1763.

Œuvres

Marivaux a écrit 34 comédies en prose, 1 tragédie, 3 journaux littéraires, 3 romans et plusieurs parodies. Voici les titres de ses principales œuvres.

1720 : *Arlequin poli par l'amour*, comédie.

1721-1724 : *Le Spectateur français*, feuille périodique littéraire.

1722 : *La Surprise de l'amour*, comédie.

1723 : *La Double Inconstance*, comédie.

1724 : *Le Prince travesti*, comédie.

La Fausse Suivante, comédie.

1725 : *L'Île des esclaves*, comédie.

1727 : *L'Indigent philosophe*, feuille périodique littéraire.

1730 : *Le Jeu de l'amour et du hasard*, comédie.

1731-1741 : *La Vie de Marianne*, roman resté inachevé.

1732 : *Les Serments indiscrets*, comédie.

Le Triomphe de l'amour, comédie.

1734 : *Le Cabinet du philosophe*, feuille périodique littéraire.

1734-1735 : *Le Paysan parvenu*, roman resté inachevé.

1737 : *Les Fausses Confidences*, comédie.

1740 : *L'Épreuve*, comédie.

1744 : *La Dispute*, comédie.

Les critiques du XIX^e siècle voyaient surtout en Marivaux le « maître de l'analyse psychologique ». Aujourd'hui, on analyse davantage l'apport de la commedia dell'arte, le jeu des masques et la mécanique théâtrale. Écrivain résolument moderne, Marivaux reste l'un des auteurs les plus joués du répertoire.



Montesquieu

Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de

Né en : 1689

Mort en : 1755

Famille : Charles-Louis de Secondat, baron de Montesquieu, est né près de Bordeaux dans le château de famille. Il fait partie d'une famille de parlementaires.

Études : Il fait ses études au collège de Juilly, tenu par les oratoriens. Il apprend ensuite le droit à Bordeaux, puis à Paris.

Le magistrat

Montesquieu fait un riche mariage. En 1716, il devient à son tour parlementaire à Bordeaux, héritant de la charge de son oncle, mais il a peu de goût pour la procédure et se consacre à des recherches d'érudition. Il devient membre de l'Académie des sciences de Bordeaux. Il fait paraître à Amsterdam *Les Lettres persanes* en 1721.

Le succès et les voyages

Il connaît alors le succès et est accueilli dans les salons les plus brillants. Il est élu à l'Académie française.

En 1726, il démissionne de sa charge et se consacre à ses travaux intellectuels. De 1728 à 1729, il fait un grand voyage à travers toute l'Europe : Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre. Il séjourne alors deux ans en Angleterre et étudie de près les institutions de ce pays.

La réflexion et l'écriture

À son retour en France en 1731, il se fixe dans son château du Bordelais et travaille sur l'histoire du peuple romain.

Il partage son temps entre son domaine et les salons parisiens. Il fait le point de ses connaissances et réflexions concernant les institutions politiques.

Usé par le travail, il devient presque aveugle.

Son ouvrage *De l'Esprit des lois* lui vaut de vives attaques, mais aussi la gloire. Son livre est censuré par la Sorbonne et mis à l'index par Rome. Il se lie avec d'Alembert et les encyclopédistes.

Il meurt d'une épidémie de fièvre maligne à Paris en 1755.

Œuvres

1721 : *Les Lettres persanes**, roman par lettres.

1734 : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, essai historique.

1748 : *De l'Esprit des lois*, essai politique.

1750 : *Défense de l'Esprit des lois*, réponse aux attaques.

Les idées politiques de Montesquieu

La classification des pouvoirs

Montesquieu distingue trois types de gouvernements :

- le républicain, où le peuple (démocratie) ou une partie du peuple (aristocratie) gouverne ;
- le monarchique, où un seul homme gouverne par des lois fixes et établies ;
- et le despotique, où un seul gouverne, sans lois et sans règles, selon son caprice.

Le principe des gouvernements

Chaque type de gouvernement repose sur un principe qui assure sa sauvegarde.

Républicain	Monarchique	Despotique
vertu	honneur	crainte

Le mot « vertu » chez Montesquieu correspond à ce que nous appelons plutôt le « sens civique », qui consiste à faire passer l'intérêt général avant son intérêt particulier.

Les pouvoirs intermédiaires

Montesquieu propose une monarchie modérée, sur le modèle anglais. Des pouvoirs intermédiaires sont nécessaires selon lui pour maintenir l'équilibre entre arbitraire et anarchie : clergé, noblesse, parlement, en particulier.

La séparation des pouvoirs

Montesquieu, dans le même souci d'équilibre, souhaite que les pouvoirs majeurs dans les institutions soient séparés. Ce principe est aujourd'hui encore à la base des institutions des démocraties occidentales.

Pouvoir exécutif	guerre, sécurité, application des lois	le monarque
Pouvoir législatif	rédaction des lois	le peuple ou ses représentants
Pouvoir judiciaire	jugements d'après les lois	parlements



Les Lettres persanes

Auteur : Charles-Louis de Montesquieu

Date : 1721

Genre : Roman épistolaire (par lettres), satire.

Composition : Pour se délasser de ses travaux très sérieux pour l'Académie des sciences de Bordeaux (sur la religion romaine, sur les glandes rénales, etc.), Montesquieu écrit *Les Lettres persanes*, roman oriental par lettres qu'il fait paraître sans nom d'auteur à Amsterdam.

Thèmes et structure : Deux Persans, Usbek et Rica, sont obligés de quitter Ispahan, capitale de la Perse, pour fuir leurs ennemis. Ils visitent la France entre 1712 et 1720. Ils échangent des lettres avec plusieurs amis : Mirza, resté en Perse, qui donne à Usbek des nouvelles de son harem, Ibben à Smyrne, et Rhedi en voyage à Venise.

Une quarantaine de lettres est consacrée aux nouvelles du harem. Ce roman, oriental et sentimental à l'intérieur du roman, aboutit à un drame : le suicide de la favorite d'Usbek, Roxane.

L'ensemble du roman est une attaque vive, une satire de la France à la fin du règne de Louis XIV, critique sociale, politique et religieuse. La fiction orientale permet beaucoup de hardiesses. Montesquieu expose ses propres idées : ordre idéal fondé sur la justice et la raison, respect de la nature et de l'équilibre, haine du despotisme.

Forme : Roman composé de 161 lettres.

Modèles : L'Orient est très à la mode : récits de voyages, notamment de Tavernier (1676-1679) et de Chardin (1711), traductions des *Mille et Une Nuits* par Galland (1704-1717). En 1707, Dufresny fait publier avec succès les *Amusements sérieux et comiques d'un Siamois*, où un Siamois (Thaïlandais) visite la France.

Lettre XXX, de Rica à Ibben. De Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure ; enfin jamais homme n'a été tant vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens, qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout, je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne pas m'avoir assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan et à en endosser un à l'euro péenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement ; libre de tous ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! Monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »



Manon Lescaut

Auteur : Abbé Antoine-François Prévost

Date : 1731

Genre : Roman.

Composition : Le tome VII des *Mémoires d'un homme de qualité* que l'abbé Prévost fait paraître en 1731 contient une histoire séparée, celle de Manon Lescaut. Publié à part en 1753, le roman connaît un succès considérable. Son titre exact est : *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*.

Intrigue : Des Grieux, âgé de 17 ans, doit quitter Amiens où il faisait ses études. La veille de son départ, il rencontre Manon qui a 15 ans et qui doit entrer au couvent. Il tombe amoureux et l'enlève. Ils s'installent à Paris. Mais Manon aime le luxe et trompe Des Grieux. Des Grieux se fait prêtre. Mais un jour Manon vient lui rendre visite et refait sa conquête. Ils s'installent à nouveau ensemble. Le frère de Manon est un mauvais sujet. Il apprend à Des Grieux comment tricher au jeu. Arrêté, Des Grieux doit tuer un domestique pour s'échapper. Mais Manon et lui sont à nouveau arrêtés. Des Grieux est libéré, mais Manon est déportée en Louisiane. Il la fait évader, mais il l'entraîne dans le désert et Manon meurt d'épuisement. Il se couche sur sa tombe, désespéré. Il est ramené par un ami en France, où il traîne depuis une existence misérable.

Succès : La passion fatale, la peinture de la déchéance morale et l'analyse psychologique ont fait le succès de ce roman bref.

La rencontre.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! J'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je pensais quitter cette ville étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes par curiosité jusqu'à l'auberge où ces voitures descendent. Nous n'avions point d'autre dessein que de savoir de quelles personnes il était rempli. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt ; il n'en resta qu'une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour ; pendant qu'un homme d'un âge avancé qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle était si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, et à qui il n'était peut-être jamais arrivé de regarder une fille pendant une minute, moi dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup, jusqu'au transport et à la folie. J'avais le défaut naturel d'être excessivement timide et facile à déconcerter, mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut le compliment honnête que je lui fis, sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens, et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs.



Voltaire

François-Marie Arouet, dit

Né en : 1694

Mort en : 1778

Famille : François-Marie Arouet naît à Paris dans un milieu bourgeois aisé. Il perd sa mère à l'âge de 7 ans.

Études : Il fait ses études chez les jésuites, au collège Louis-le-Grand.

Une jeunesse turbulente

Le jeune homme fréquente les milieux libertins et épicuriens, notamment la Société du Temple. Il se fait vite une petite réputation qui lui vaut d'être reçu à Sceaux, chez la duchesse Du Maine. Il n'a pas vraiment de domicile et vit en parasite chez les Grands. Ses écrits satiriques et insolents contre le Régent l'envoient en 1717 à la Bastille et l'obligent en 1719 à rester éloigné de Paris.

Il débute en littérature, prend le pseudonyme de « Voltaire » et cherche à se faire connaître dans les grands genres : ode, tragédie, épopée.

En 1726, un différend l'oppose avec le chevalier de Rohan, rejeton d'une grande famille. Celui-ci le fait rouer de coups et obtient son embastringement. Voltaire, à qui on laisse le choix, préfère s'exiler en Angleterre de 1726 à 1729. Il découvre les Anglais, leur littérature, leur philosophie, leurs institutions. À son retour en France, il a de nouvelles ambitions.

M^{me} Du Châtelet

En 1734, il fait paraître *Les Lettres philosophiques*, résultat de ses découvertes anglaises. Il a rencontré une femme très intelligente, versée dans les sciences, et, craignant les poursuites policières, il va se réfugier chez elle en 1734, à Cirey, en Champagne. Elle est mariée, mais ils vont mener une sorte de vie de couple, consacrée en grande partie à la science et à la philosophie. Ils se passionnent pour les récentes découvertes de Newton. Mais une brouille sépare les deux amants.

De 1744 à 1747, protégé de M^{me} de Pompadour, Voltaire connaît une période florissante : il est nommé historiographe du roi, il est élu à l'Académie française (1746). Mais il déplaît à Louis XV.

Frédéric II et Berlin

Le jeune roi Frédéric II de Prusse l'invite à Berlin. Voltaire s'y rend en 1750. Il espère avoir de l'influence sur le roi et croit trouver en lui le « despote éclairé » dont il rêve. Mais la déception ne tarde pas, une fois passé le premier enthousiasme.

Le patriarche de Ferney

À son retour de Prusse, Voltaire trouve refuge près de Genève, aux Délices, où se trouve aujourd'hui le Musée Voltaire. Finalement, en 1760, il se fixe à Ferney, à la frontière suisse, côté français. Là, il installe des fabriques et joue au seigneur éclairé. Celui qu'on appelle alors « le Patriarche de Ferney » reçoit de nombreuses visites. Il se tient au courant de l'actualité. Il défend la cause de Calas (1762), de Sirven (1764), du chevalier de La Barre (1766). Il se montre redoutable polémiste.

En 1778, il revient à Paris pour assister à la représentation de sa dernière tragédie, *Irène*. C'est un triomphe : il est acclamé dans les rues. Mais cette fatigue excessive est fatale au vieillard, et il meurt à 84 ans.

Voltaire poète et dramaturge

La poésie et le théâtre sont les deux domaines où Voltaire s'est acquis une réputation solide auprès de ses contemporains. Aujourd'hui ces œuvres sont tombées dans l'oubli. Notons simplement :

- une épopée, *La Henriade* (1724), avec Henri IV comme héros ;
- des poèmes philosophiques, sur les découvertes de Newton, sur le désastre de Lisbonne (tremblement de terre), sur la religion ;
- des poésies diverses en très grand nombre, satiriques, lyriques ou mondaines ;
- 27 tragédies, dont *Zaïre* (1732) et *Mahomet* (1741) sont les plus connues ;
- 6 comédies.

Voltaire historien

Dans la lignée de Bayle et Fontenelle, et de Montesquieu, Voltaire met au point des méthodes en histoire qui font de lui le premier des historiens modernes. Il fonde sa démarche sur une documentation précise qui remonte aux sources, sur la confrontation des thèses et l'analyse critique, sur la simplification et la synthèse.

Mais l'histoire reste avec lui un genre littéraire : importance de la clarté du style, vivacité des portraits, sens de la narration.

1731 : *Histoire de Charles XII*, roi de Suède qui régna de 1682 à 1718.

1751 : *Le Siècle de Louis XIV*.

1756 : *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

1766 : *Précis du règne de Louis XV*.

Voltaire philosophe

Voltaire a toujours lutté par la plume pour ses idées de tolérance. Sa lutte contre l'arbitraire et le fanatisme s'exprime surtout à travers trois œuvres :

- 1734 : *Les Lettres philosophiques** ;
- 1763 : *Le Traité sur la tolérance*, qui paraît en pleine affaire Calas et qui est un plaidoyer pour le respect de l'autre, notamment en matière de religion ;
- 1764 : *Le Dictionnaire philosophique*, qui présente sous forme d'articles de dictionnaire amusants et spirituels la pensée de Voltaire dans son combat contre le fanatisme.

Toute la philosophie de Voltaire est marquée par la philosophie anglaise et en particulier par le sensualisme de John Locke (1632-1704), philosophe qui donne la plus haute importance aux sens dans l'acquisition des connaissances.

Voltaire conteur et romancier

C'est le Voltaire conteur que connaît le mieux le grand public. Ses contes, qui au XVIII^e siècle étaient considérés comme des œuvres mineures, font aujourd'hui sa célébrité. Voltaire, avec beaucoup de talent et de vivacité, raconte des histoires amusantes qui, en même temps, illustrent parfaitement ses idées philosophiques. Les contes les plus connus sont les suivants :

1747 : *Zadig ou la Destinée* ;

1757 : *Micromégas* ;

1759 : *Candide ou l'Optimisme** ;

1767 : *L'Ingénu*.

Voltaire épistolier

Voltaire de 1711 à 1778 écrit plus de 20 000 lettres à environ 800 correspondants. C'est dire la mine de renseignements sur sa biographie que représente cette correspondance.

Épistolier habile, Voltaire est devenu un modèle dans ce domaine pour ses contemporains et pour les générations qui ont suivi.



Les *Lettres philosophiques*

Auteur : Voltaire

Date : 1734

Genre : Texte politique et philosophique, parfois proche du pamphlet, composé de 24 lettres.

Composition : En 1733, Voltaire a presque 40 ans. Il est déjà connu comme poète et comme dramaturge, mais, depuis son séjour en Angleterre, il nourrit d'autres ambitions. Il veut travailler sur des sujets sérieux qui lui tiennent à cœur : l'intolérance, la religion, le développement du commerce. Les difficultés avec la censure sont prévisibles. Voltaire fait donc appel à un éditeur audacieux de Rouen. Simultanément, il fait paraître son texte à Londres en langue anglaise. L'édition française mène l'éditeur à la Bastille, et Voltaire, contre qui une lettre de cachet a été lancée, est contraint de fuir et de trouver refuge chez M^{me} Du Châtelet, à Cirey, en Champagne.

Thèmes et structure :

- **Lettres 1 à 7** : Lettres consacrées à la religion ; le grand nombre des sectes en Angleterre doit inciter à la tolérance (importance des Quakers).
- **Lettres 8 à 10** : La vie politique et sociale ; le Parlement, le gouvernement, le commerce ; libéralisme de Voltaire.
- **Lettres 11 à 17** : La philosophie ; mépris des préjugés ; éloge des philosophes anglais Bacon, Locke et Newton.
- **Lettres 18 à 24** : La littérature ; Voltaire passe en revue les genres littéraires et insiste sur la considération qu'on doit avoir pour les gens de lettres.
- **Lettre 25** : Réfutation des *Pensées* de Pascal.

Succès : Les *Lettres philosophiques* sont une œuvre de combat politique. En présentant l'Angleterre comme un modèle religieux (tolérance), politique (libéralisme), philosophique et littéraire, Voltaire attaque avec virulence les institutions et la société françaises. Le parallèle sous-entendu entre les deux pays apparente le texte à la satire ou au pamphlet. Cette première œuvre de combat connaît un grand succès malgré la censure et les interdictions.

Lettre 10 sur le commerce.

Le commerce, qui a enrichi les citoyens en Angleterre, a contribué à les rendre libres, et cette liberté a étendu le commerce à son tour ; de là s'est formée la grandeur de l'État ; c'est le commerce qui a établi peu à peu les forces navales, par qui les Anglais sont les maîtres des mers. Ils ont à présent près de deux cents vaisseaux de guerre, la postérité apprendra peut-être avec surprise qu'une petite île, qui n'a de soi-même qu'un peu de plomb, de l'étain, de la terre à foulon, et de la laine grossière, est devenue par son commerce assez puissante pour envoyer en 1723 trois flottes à la fois en trois extrémités du monde, l'une devant Gibraltar conquise et conservée par ses armes, l'autre à Portobello pour ôter au roi d'Espagne la jouissance des trésors des Indes, et la troisième dans la mer Baltique pour empêcher les puissances du Nord de se battre.

Quand Louis XIV faisait trembler l'Italie, et que ses armées déjà maîtresses de la Savoie et du Piémont étaient prêtes de prendre Turin, il fallut que le prince Eugène marchât du fond de l'Allemagne au secours du duc de Savoie ; il n'avait point d'argent sans quoi on ne prend ni ne défend les villes, il eut recours à des marchands anglais ; en une demie heure de temps on lui prêta cinquante millions, avec cela il délivra Turin, battit les Français, et écrivit à ceux qui lui avaient prêté cette somme ce petit billet : « Messieurs, j'ai reçu votre argent et je me flatte de l'avoir employé à votre satisfaction. » [...]

En France est marquis qui veut, et quiconque arrive à Paris du fond d'une province avec de l'argent à dépenser et un nom en Ac ou en Ille, peut dire « un homme comme moi, un homme de ma qualité », et mépriser souverainement un négociant ; le négociant entend lui-même parler si souvent avec dédain de sa profession, qu'il est assez sot pour en rougir ; je ne sais pourtant lequel est le plus utile à un État, ou un seigneur bien poudré qui sait précisément à quelle heure le roi se lève, à quelle heure il se couche, et qui se donne des airs de grandeur en jouant le rôle d'esclave dans l'antichambre d'un ministre, ou un négociant qui enrichit son pays, donne de son cabinet des ordres à Surate et au Caire, et contribue au bonheur du monde.



Candide

« *Il faut cultiver notre jardin.* »
Paroles de Candide à la fin du conte.

Auteur : Voltaire

Date : 1759

Genre : Conte philosophique en prose.

Composition : Voltaire écrit *Candide* pendant qu'il prépare sa retraite à Ferney. Le tremblement de terre de Lisbonne avec ses 30 000 morts et la guerre de Sept Ans marquent la fin des années 1750. Voltaire ne voit pas là de raisons d'être particulièrement optimiste.

Intrigue :

- Le jeune Candide est élevé dans le château d'un baron de Westphalie et suit les leçons de Pangloss qui pense que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Il tombe amoureux de Cunégonde, la fille du baron.
- Chassé par le père de Cunégonde, il est enrôlé de force dans l'armée bulgare, il déserte et retrouve Pangloss. Il apprend que le château du baron a été brûlé et que ses habitants ont été massacrés.
- Candide et Pangloss sont à Lisbonne quand survient le tremblement de terre. Les malheurs continuent de s'abattre sur eux : ils sont condamnés à mort par l'Inquisition. Mais Candide est sauvé par Cunégonde qui avait échappé au massacre de sa famille.
- Ils partent ensemble en Amérique du Sud. Des aventures échevelées les mènent en Argentine, puis au Paraguay. Il doit se séparer de Cunégonde. Il gagne le royaume imaginaire de l'Eldorado, mais n'y reste pas. Il repart avec le savant Martin qui est, lui, un tenant du pessimisme.
- Au Surinam, Voltaire découvre les horreurs de l'esclavage. Leur tournée en Europe, de Paris à Venise, en passant par Londres, leur montre partout les abus et les injustices. Il part pour Constantinople où il libère Pangloss devenu galérien. Il délivre également Cunégonde qui était esclave. Elle a vieilli, elle est laide, mais Candide l'apouse tout de même. Ils s'installent tous ensemble dans une petite ferme turque où ils travailleront paisiblement.

Voltaire attaque en les caricaturant les théories de Leibniz, tourné en ridicule dans le personnage de Pangloss. La leçon que Voltaire tire des aventures extraordinaires d'un jeune homme trop candide, c'est que le spectacle du monde est désolant, que la métaphysique et les réflexions abstraites sont une perte de temps et qu'il faut vivre et travailler en exerçant au mieux ses talents.

Candide arrive au Surinam et découvre l'horrible réalité de l'esclavage.

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite.

« Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ?

– J'attends mon maître, M. Vanderdendur le fameux négociant, répondit le nègre.

– Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ?

– Oui, monsieur, dit le nègre ; c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année ; quand nous travaillons aux sucreries et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe ; je me suis trouvé dans ces deux cas : c'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux ; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne ; les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous. Les fétiches hollandais, qui m'ont converti, me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste ; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain ; or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.



Rousseau

Prénom : Jean-Jacques

Né en : 1712

Mort en : 1778

Famille : Né à Genève, d'une famille protestante d'origine française, Rousseau perd sa mère à sa naissance.

Études : Son père l'élève mal. Il le met ensuite en pension chez un pasteur. En 1724, Rousseau est recueilli par une tante. Commis greffier, puis apprenti chez un graveur, finalement, en 1728, il décide de tenter sa chance en France et part à l'aventure.

Le vagabondage

Hébergé par un prêtre, puis à Annecy chez M^{me} de Warens récemment convertie au catholicisme, il est envoyé à Turin où il reçoit le baptême catholique. Une vie vagabonde commence : laquais, puis cinq mois au séminaire d'Annecy, séjours à Lyon, à Fribourg, à Lausanne, à Neuchâtel, à Berne. C'est ensuite le retour en France. Il retrouve M^{me} de Warens à Chambéry en 1732.

M^{me} de Warens

À Annecy, puis à partir de 1737 aux Charmettes, non loin de la ville, Rousseau passe des années délicieuses auprès de M^{me} de Warens. Il se cultive, apprend la musique, lit beaucoup.

La vie mondaine

En 1741, Rousseau vient à Paris.

En 1743, Rousseau accompagne l'ambassadeur de France à Venise, mais il se brouille avec lui.

À son retour en France, il fréquente les salons, devient le secrétaire de M^{me} Dupin. Il se lie avec Voltaire et les encyclopédistes.

Il se met en ménage avec Thérèse Levasseur, servante d'auberge, dont il a cinq enfants qui sont déposés aux Enfants trouvés.

L'élaboration d'un système

En allant rendre visite à Diderot emprisonné à Vincennes, Rousseau pendant l'été 1749 a l'intuition de son système : l'homme est bon par nature, mais corrompu par la société. Il reçoit un prix de l'Académie de Dijon. Il connaît la gloire. Mais pour gagner sa vie, il copie des partitions de musique. Il poursuit l'élaboration de ses thèses.

L'Ermitage

Il retourne à Genève en 1754 et redevient calviniste.

En 1756, M^{me} d'Épinay l'invite à Montmorency, dans sa propriété de l'Ermitage. Il tombe amoureux de M^{me} d'Houdetot, mais elle n'est pas libre. Des brouilles se succèdent avec Diderot et Grimm. Il se dispute avec M^{me} d'Épinay en 1757.

La rupture avec les philosophes

Déjà fâché avec Diderot, Rousseau entame en 1758 une polémique avec d'Alembert en soutenant contre lui que le théâtre doit être condamné comme immoral. Il se brouille du même coup avec Voltaire.

Entre 1758 et 1762, il est fréquemment reçu chez M. et M^{me} de Luxembourg près de Montmorency et écrit beaucoup.

La fuite

En 1762, la condamnation de *l'Émile* à Paris comme à Genève l'oblige à fuir. Il se réfugie en Suisse, à Yverdon, puis à Motiers où il séjourne de 1762 à 1765. Il doit à nouveau fuir et s'installe dans l'île Saint-Pierre, sur le lac de Bienna. Il séjourne plus d'un an en Angleterre.

En 1767, il revient en France et se fixe à Paris en 1770.

Le solitaire

Il se sent en butte à une hostilité générale et vit en solitaire. En 1778, il se rend chez M. et M^{me} de Girardin à Ermenonville, et c'est là qu'il meurt quelques mois plus tard.

Œuvres

L'œuvre de Rousseau est abondante : discours, traités, écrits autobiographiques, roman, mais aussi opéra, traités de musique, ouvrages de botanique, poésies, théâtre... Les œuvres principales sont les suivantes :

1750 : *Discours sur les sciences et les arts*.

1755 : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*.

1758 : *Lettre à D'Alembert sur les spectacles*.

1761 : *Julie ou la Nouvelle Héloïse** , roman.

1762 : *Le Contrat social*.

Émile ou De l'Éducation.

1781-1788 : *Les Confessions** (écrit de 1760 à 1770).

1782 : *Les Rêveries du promeneur solitaire** (écrit de 1776 à 1778).



La Nouvelle Héloïse

Auteur : Jean-Jacques Rousseau

Date : 1761

Genre : Roman épistolaire (par lettres).

Composition : En 1756, Rousseau s'installe à l'Ermitage. Cédant à la mélancolie, il fait le bilan de sa vie sentimentale et imagine le début d'un roman, *Julie*, dont le héros masculin, Saint-Preux, lui ressemble beaucoup. En 1757, il a achevé la première ébauche. Il rencontre alors M^{me} d'Houdetot dont il tombe amoureux. Mais elle en aime un autre et la situation réelle se mêle à celle du roman. En 1759, une fois le roman achevé, il ajoute au titre *Julie*, un sous-titre, *La Nouvelle Héloïse*, rappelant la liaison d'Héloïse et d'Abélard au Moyen Âge. Le roman connaît un succès triomphal.

Thèmes et structure : Le roman se compose de 6 parties :

1. La faute : À Clarens, au bord du lac de Genève, un jeune roturier, Saint-Preux, précepteur de Julie d'Étanges et de sa cousine Claire, déclare sa passion à Julie qui est aussi amoureuse et qui lui cède. Mais le père de Julie ne veut en aucun cas accepter une mésalliance ;
2. Paris : Saint-Preux part pour Paris. Il écrit des lettres passionnées et désespérées à la jeune fille ;
3. Le mariage : Julie, fait un mariage de raison avec M. de Wolmar. Saint-Preux pense se suicider, puis il part faire le tour du monde ;
4. Le retour : six ans plus tard, Julie vit en paix avec son mari et ses enfants. Elle avoue son secret à son époux. Mais Saint-Preux, toujours amoureux, est de retour. M. de Wolmar l'invite à Clarens pour tenter de guérir sa passion. Julie et Saint-Preux, bien qu'émus, résistent à la passion ;
5. Le bonheur : Claire, devenue veuve, vient s'installer à Clarens. La vie continue dans un bonheur paisible. Seule ombre au tableau : M. de Wolmar ne partage pas la foi religieuse de Julie ;
6. La mort de Julie : Julie cherche à unir en vain Claire et Saint-Preux. Au cours d'une promenade, elle se jette à l'eau pour sauver son fils de la noyade. Mais elle tombe malade et meurt. Dans une dernière lettre à Saint-Preux, elle avoue sa passion, lui demande d'épouser Claire et de rester auprès de M. de Wolmar et de ses enfants. Mais Saint-Preux sombre dans le désespoir.

Le premier baiser – Lettre de Saint-Preux à Julie (1^{re} partie, extrait de la lettre 14). Julie entraîne Saint-Preux dans un bosquet en compagnie de sa cousine. Elle veut lui donner un baiser pour le récompenser de sa retenue.

À Julie

Qu'as-tu fait, ah ! qu'as-tu fait, ma Julie ? Tu voulais me récompenser et tu m'as perdu. Je suis ivre, ou plutôt insensé. Mes sens sont altérés, toutes mes facultés sont troublées par ce baiser mortel. Tu voulais soulager mes maux ? Cruelle, tu les aigris. C'est du poison que j'ai cueilli sur tes lèvres ; il fermente, il embrase mon sang ; il me tue, et ta pitié me fait mourir.

En approchant du bosquet j'aperçus, non sans une émotion secrète, vos signes d'intelligence, vos sourires mutuels, et le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant, je vis avec surprise ta cousine s'approcher de moi et d'un air plaisamment suppliant me demander un baiser. Sans rien comprendre à ce mystère j'embrassai cette charmante amie, et toute aimable, toute piquante qu'elle est, je ne connus jamais mieux que les sensations ne sont rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après, quand je sentis... la main me tremble... un doux frémissement... ta bouche de roses... la bouche de Julie... se poser, se presser sur la mienne, et mon corps serré dans tes bras ? Non, le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embraser. Toutes les parties de moi-même se rassemblèrent sous ce toucher délicieux. Le feu s'exhalait avec nos soupirs de nos lèvres brûlantes, et mon cœur se mourait sous le poids de la volupté... quand tout à coup je te vis pâlir, fermer tes beaux yeux, t'appuyer sur ta cousine, et tomber en défaillance. Ainsi la frayeur éteignit le plaisir, et mon bonheur ne fut qu'un éclair.

À peine sais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'impression profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur ?... c'est un tourment horrible... Non, garde tes baisers, je ne les saurais supporter... ils sont trop âcres, trop pénétrants, ils percent, ils brûlent jusqu'à la moelle... ils me rendraient furieux. Un seul, un seul m'a jeté dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne suis plus le même, et ne te vois plus la même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante et sévère ; mais je te sens et te touche sans cesse unie à mon sein comme tu fus un instant. O Julie ! quelque sort que m'annonce un transport dont je ne suis plus maître, quelque traitement que ta rigueur me destine, je ne puis plus vivre dans l'état où je suis, et je sens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds... ou dans tes bras.



Les Confessions

« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. »
Préambule des Confessions.

Auteur : Jean-Jacques Rousseau

Date : 1781-1788

Genre : Autobiographie en prose.

Composition : La condamnation de *l'Émile* à Paris et à Genève, ainsi que les attaques de Voltaire, poussent Rousseau à écrire pour se justifier. De 1760 à 1770, il rédige *Les Confessions*, qui seront publiées, selon sa volonté, après sa mort.

Thèmes et structure : Rousseau prétend raconter sa vie et confesser ses fautes dans un livre complètement sincère. Ce récit autobiographique est divisé en 12 livres, qui se succèdent chronologiquement :

1. Première partie

- Livre I : 1712-1728, enfance et jeunesse.
- Livre II : 1728-1731, séminariste, puis valet.
- Livre III : 1728-1732, musicien.
- Livre IV : 1732, diverses aventures.
- Livre V : 1732-1736, il se consacre à la musique.
- Livre VI : 1736-1741, les Charmettes et le bonheur auprès de M^{me} de Warens.

2. Seconde partie

- Livre VII : 1741-1749, Paris, Thérèse Levasseur et ses enfants.
- Livre VIII : 1749-1756, débuts littéraires.
- Livre IX : 1756-1757, l'Ermitage et sa passion pour M^{me} d'Houdetot.
- Livre X : 1758-1760, les grandes œuvres et la rupture avec Diderot.
- Livre XI : 1761-1762, le complot contre lui.
- Livre XII : 1762-1765, sa fuite.

Forme : Récit autobiographique en prose, *Les Confessions* jouent plusieurs rôles pour Rousseau : aveu des fautes et expiation, justification vis-à-vis de ses ennemis et analyse psychologique. Du coup, le ton varie d'un épisode à l'autre : fraîcheur et poésie pour les souvenirs d'enfance, plaider en règle pour les périodes les plus controversées de sa vie.

Extrait du livre I. Le jeune Rousseau a été accusé injustement d'avoir brisé le peigne d'une jeune fille et puni pour cela. Ce premier contact avec l'injustice a traumatisé l'enfant.

Je sens en écrivant ceci que mon pouls s'élève encore, ces moments me seront toujours présents quand je vivrais cent mille ans. Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon âme, que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion ; et ce sentiment, relatif à moi dans son origine, a pris une telle consistance en lui-même, et s'est tellement détaché de tout intérêt personnel, que mon cœur s'enflamme au spectacle ou au récit de toute action injuste, quel qu'en soit l'objet et en quelque lieu qu'elle se commette, comme si l'effet en retombait sur moi. Quand je lis les cruautés d'un tyran féroce, les subtiles noirceurs d'un fourbe de prêtre, je partirais volontiers pour aller poignarder ces misérables, dussé-je cent fois y périr. Je me suis souvent mis en nage, à poursuivre à la course ou à coups de pierre un coq, une vache, un chien, un animal que j'en voyais tourmenter un autre, uniquement parce qu'il se sentait le plus fort. Ce mouvement peut m'être naturel, et je crois qu'il l'est ; mais le souvenir profond de la première injustice que j'ai soufferte y fut trop longtemps et trop fortement lié, pour ne l'avoir pas beaucoup renforcé.



Les Rêveries du promeneur solitaire

« Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries.
Il y sera beaucoup question de moi parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe
nécessairement beaucoup de lui-même. »

Première Promenade.

Auteur : Jean-Jacques Rousseau

Date : 1782

Genre : Autobiographie en prose.

Composition : Durant les deux dernières années de sa vie, Rousseau compose *Les Rêveries*, où il évoque les réflexions et les souvenirs que suscitent en lui ses promenades aux environs de Paris. Publication posthume comme pour *Les Confessions*.

Thèmes et structure... *Les Rêveries* sont au nombre de 10 :

- 1^{re} Promenade : résolution d'écrire les réflexions que lui inspirent ses promenades ;
- 2^e Promenade : renversé par un chien, il a perdu connaissance ; joie en reprenant connaissance ;
- 3^e Promenade : méditation morale et religieuse ;
- 4^e Promenade : sincérité et mensonge ;
- 5^e Promenade : bonheur qu'il a connu à l'île Saint-Pierre ;
- 6^e Promenade : réflexions sur la charité ;
- 7^e Promenade : la botanique ;
- 8^e Promenade : le bonheur dans l'adversité ;
- 9^e Promenade : l'amour des enfants ;
- 10^e Promenade : souvenir de la première rencontre avec M^{me} de Warens, cinquante ans plus tôt.

Forme : Bien qu'en prose, il s'agit d'une sorte de poème lyrique. Le sentiment de la nature inspire des pages émouvantes ; Rousseau est très attentif au choix des rythmes et des sons.

Extrait de la Deuxième Promenade.

La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver. Il résultait de son aspect un mélange d'impression douce et triste, trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je n'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : Qu'ai-je fait ici-bas ? J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, et je porterai à l'auteur de mon être, sinon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laissé faire, du moins un tribut de bonnes intentions frustrées, de sentiments sains mais rendus sans effet, et d'une patience à l'épreuve du mépris des hommes. Je m'attendrissais sur ces réflexions, je récapitulais les mouvements de mon âme dès ma jeunesse, et pendant mon âge mûr, et depuis qu'on m'a séquestré de la société des hommes et durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s'était nourri depuis quelques années, et je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j'avais pris à m'y livrer.



L'Encyclopédie

Une œuvre unique

La fin du xvii^e siècle et tout le xviii^e siècle voient la parution d'un nombre extraordinaire de dictionnaires, qu'ils soient généraux ou consacrés à des domaines particuliers. Mais l'*Encyclopédie* représente une œuvre originale qui ne se confond avec aucune autre.

Origine du projet

En 1728, paraît en Angleterre une encyclopédie en deux volumes, publiée par un dénommé Chambers. Un éditeur français, Le Breton, entreprend dans un premier temps d'en publier une traduction vers 1745.

Après quelques péripéties, Diderot et d'Alembert se retrouvent à la tête de cette entreprise. Ils recrutent de nombreux collaborateurs, car ils ne veulent pas se contenter d'une simple traduction. Des pans entiers de l'encyclopédie anglaise seront repris, mais l'ouvrage sera amplifié par de multiples développements nouveaux.

On fait appel aux meilleurs spécialistes dans toutes les disciplines, notamment techniques. Le but est de donner un ouvrage de référence. Pour financer le projet, on lance une souscription.

L'Encyclopédie et la censure

Diderot et d'Alembert, entourés d'amis hardis, veulent aussi faire de cet ouvrage une arme pour diffuser les idées des Lumières. Dès la parution des premiers volumes, les réactions ne se font pas attendre. Les jésuites, leurs ennemis, utilisent leur journal, le *Journal de Trévoux*, pour adresser de violentes critiques. Les collaborateurs de l'*Encyclopédie* sont souvent poursuivis individuellement. Certains doivent fuir la France. Mais grâce à de puissants appuis à la cour, notamment ceux de M^{me} de Pompadour, maîtresse de Louis XV, l'*Encyclopédie* continue à paraître.

Le pape Clément XII condamne l'*Encyclopédie*. Pendant un moment, Le Breton est enfermé à la Bastille. Mais finalement, en 1772, la publication est complète. L'ensemble est impressionnant : 17 volumes de textes et 11 volumes de planches. Diderot s'y sera consacré durant plus de vingt ans.

Les encyclopédistes

Les chefs

Diderot* a écrit en tout plus de mille articles, il a coordonné les contributions diverses et a surveillé la réalisation des planches.

D'Alembert (1717-1783) est un mathématicien qui entre à l'Académie française en 1754. Homme complet, scientifique et littéraire, il a rédigé le Discours préliminaire. Vers 1758, après la polémique de l'article « Genève », il abandonne l'entreprise.

Les collaborateurs réguliers

Le chevalier de Jaucourt (1704-1779)

Il rédige de très nombreux articles de vulgarisation (science, histoire, politique).

Le baron d'Holbach (1723-1789)

Matérialiste et athée, il tient un salon qui est le quartier général des encyclopédistes.

L'abbé Morellet (1727-1819)

Il écrit des articles de théologie et de métaphysique.

Jean-François Marmontel (1723-1799)

Il se consacre aux articles de littérature.

Les spécialistes

François Quesnay (1694-1774)

C'est un économiste, tenant du libéralisme.

Anne Robert Turgot (1727-1781)

Futur ministre de Louis XVI, il est spécialiste d'économie politique.

L'abbé Raynal (1713-1796)

C'est un adversaire de la tyrannie, de la colonisation et de la religion.

Jean-Antoine de Condorcet (1743-1794)

Mathématicien, économiste et philosophe, il est encore très jeune.

L'abbé de Condillac (1715-1780)

C'est un philosophe sensualiste.

Claude-Adrien Helvétius (1715-1771)

C'est un philosophe sensualiste et matérialiste.

Les célébrités

Montesquieu* (voir p. 215) collabore pour l'article « Goût ».

Voltaire* (voir p. 221) très enthousiaste au début, rédige quelques articles sur l'esthétique (« Éloquence », « Élégance », « Esprit », « Imagination »).

Rousseau* (voir p. 228) écrit quelques articles sur la musique.

Originalité

L'*Encyclopédie* fait d'abord le point sur l'état des connaissances de l'époque. Les spécialistes de toutes les disciplines sont sollicités. Les techniques sont largement représentées et mises en valeur. Le travail manuel de l'artisan est valorisé.

Les planches viennent enrichir le texte de détails précis. La qualité esthétique et symbolique des dessins est tout à fait frappante pour le lecteur d'aujourd'hui.

L'*Encyclopédie* est surtout une arme redoutable. Les philosophes des Lumières ont saisi l'occasion exceptionnelle qui leur était offerte de proposer une synthèse de leurs idées. La mode des dictionnaires les sert. Les propos les plus hardis, fondus dans une masse aussi volumineuse, échappent à la censure. Les renvois d'un article à l'autre brouillent les pistes. La critique violente des institutions et de la religion se camoufle derrière des intitulés anodins. La critique des moines se dissimule par exemple dans l'article « Capuchon ».

Extrait de l'article « Autorité publique », sans doute écrit par Diderot.

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque autorité, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes ; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre autorité vient d'une autre origine que la nature. Qu'on examine bien, et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé ; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux, et celui à qui ils ont déferé l'autorité. La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent ; en sorte que, si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'autorité la défait alors : c'est la loi du plus fort.



Diderot

Prénom : Denis

Né en : 1713

Mort en : 1784

Famille : Diderot est issu d'une famille d'artisans très catholiques de Langres, en Champagne : une de ses sœurs est au couvent, son frère est prêtre, et lui-même était destiné à l'état ecclésiastique.

Études : Il fait ses études chez les jésuites de Langres, puis au collège d'Harcourt à Paris. Il devient maître-ès-arts en 1732.

Une vie de bohème

Diderot refuse de devenir religieux. Il pense d'abord apprendre le droit en travaillant chez un procureur. Mais il finit par venir tenter sa chance à Paris. Pendant une dizaine d'années, il vit d'expédients et fréquente les cafés à la mode.

Il rencontre Rousseau et d'Alembert.

Il épouse en 1743, malgré l'opposition de son père, une lingère, Antoinette Champion.

Les travaux de librairie

Diderot adapte des livres anglais, les traduit. Il multiplie les travaux de librairie sur commande et, en même temps, il commence à écrire des textes plus personnels.

L'Encyclopédie

En 1746, le libraire Le Breton le recrute comme traducteur pour l'*Encyclopédie*. Petit à petit, ses responsabilités vont s'accroître. Pendant près de vingt ans, l'*Encyclopédie* absorbe la presque totalité de l'activité de Diderot, tâche exaltante, mais écrasante.

En 1749, il est emprisonné à Vincennes à cause de la publication de la *Lettre sur les aveugles*, d'inspiration matérialiste.

En 1753, naissance de sa fille.

En 1757, il se brouille avec Rousseau.

Il a une liaison avec Sophie Volland avec laquelle il entretient une correspondance passionnée.

Diderot poursuit son œuvre personnelle.

La maturité

Diderot se multiplie en écrits divers que souvent il ne fait pas publier.

En 1759, son ami Grimm lui propose une rubrique de critique d'art qu'il tient jusqu'en 1781.

Pour assurer une dot à sa fille, Diderot décide de vendre sa bibliothèque. C'est la tsarine de Russie Catherine II qui la lui achète en 1765, mais qui lui en laisse généreusement la jouissance jusqu'à sa mort. Elle devient sa protectrice. Diderot se rend auprès d'elle à Saint-Petersbourg en 1773 et reste cinq mois à la cour de Russie. Elle lui versera une pension jusqu'à sa mort en 1784.

Œuvres

Plusieurs de ses œuvres seront publiées après sa mort.

1746 : *Pensées philosophiques*.

1748 : *Les Bijoux indiscrets*, roman libertin.

1749 : *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*.

1757 : *Le Fils naturel*, drame.

1759-1781 : *Les Salons*, compte-rendu des expositions annuelles de peinture et de sculpture du Louvre.

1760 : *La Religieuse*, roman, édité en 1775.

1762 : *Le Neveu de Rameau*, roman. Une traduction de Goethe en allemand est parue en 1805. On a retrouvé par hasard le manuscrit original et on l'a publié en 1891.

1769 : *Le Rêve de d'Alembert*.

1772 : *Supplément au voyage de Bougainville*, publié en 1796.

1773 : *Jacques le Fataliste*, roman, publié en 1796.

1773-1778 : *Paradoxe sur le comédien*, publié en 1830.



Jacques le Fataliste

Auteur : Denis Diderot

Date : 1778-1780

Genre : Roman picaresque, c'est-à-dire mettant en scène des personnages errants en privilégiant les aléas du voyage.

Composition : Diderot conçoit ce roman par étapes successives de 1765 à 1773. Il le fait paraître en feuilleton de 1778 à 1780 dans le journal de Grimm, intitulé *La Correspondance littéraire*. Jusqu'à sa mort, il y fait des additions.

Thèmes : Jacques, le héros du roman, un peu ivrogne, têtu, bavard, mais honnête et fidèle, voyage à cheval avec son maître. Il a le projet de raconter à ce dernier ses aventures amoureuses, mais il est sans cesse interrompu par des épisodes intercalés. Tout au long du voyage, Jacques formule également ses idées sur l'art, sur la nature, sur la fatalité.

Forme : Ce roman comporte une très grande part de dialogues. Diderot remet en cause la forme même du roman et crée une nouvelle complicité avec le lecteur. Souvent un lecteur fictif intervient et commente les événements ou les histoires racontées. La structure des « tiroirs », c'est-à-dire l'intégration de mini-récits dans le dialogue, est particulièrement originale. La technique de Diderot a fait l'objet de nombreuses études récentes.

Modèle : *Tristram Shandy* de Sterne (1713-1768), ironiste anglais.

Voici le début du roman.

Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien ; et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut.

LE MAÎTRE

C'est un grand mot que cela.

JACQUES

Mon capitaine ajoutait que chaque balle qui partait d'un fusil avait son billet.

LE MAÎTRE

Et il avait raison...

Après une courte pause, Jacques s'écria :

Que le diable emporte le cabaretier et son cabaret !

LE MAÎTRE

Pourquoi donner au diable son prochain ? Cela n'est pas chrétien.

JACQUES

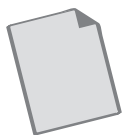
C'est que, tandis que je m'enivre de son mauvais vin, j'oublie de mener nos chevaux à l'abreuvoir. Mon père s'en aperçoit ; il se fâche. Je hoche de la tête ; il prend un bâton et m'en frotte un peu durement les épaules. Un régiment passait pour aller au camp devant Fontenoy ; de dépit je m'enrôle. Nous arrivons ; la bataille se donne.

LE MAÎTRE

Et tu reçois la balle à ton adresse.

JACQUES

Vous l'avez deviné ; un coup de feu au genou ; et Dieu sait les bonnes et mauvaises aventures amenées par ce coup de feu. Elles se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette. Sans ce coup de feu, par exemple, je crois que je n'aurais été amoureux de ma vie, ni boiteux.



Le libertinage

Le libertinage avant le XVIII^e siècle

Le terme de « libertinage » avant le XVIII^e siècle signifie essentiellement « libre pensée ». Un libertin est un libre penseur, un athée au XVI^e siècle. C'est en ce sens que l'emploie Pascal lorsqu'il cherche à persuader les libertins de la supériorité de la religion. Mais assez vite un personnage comme Don Juan fait évoluer le sens du terme. Libertin par son athéisme, Don Juan l'est aussi dans ses mœurs : la débauche raffinée fait partie de son personnage.

Le libertinage au temps des Lumières

Le libertin du XVIII^e siècle est lui plutôt ressenti comme un débauché de qualité. Les boudoirs, les petits cabinets discrets, les gentilhommières (qu'on appelle parfois des « folies ») du XVIII^e siècle évoquent une sorte d'érotisme élégant. Mais au XVIII^e siècle, le libertin est souvent aussi un philosophe. Le libertinage n'est pas la simple pornographie, même si parfois la limite est floue. Le lien entre libertinage, matérialisme et contestation politique est très net. Les conditions sociales de l'époque favorisent le développement du libertinage : oisiveté des nobles et des riches, exode rural qui entraîne une forte prostitution urbaine, et permanence de toutes les apparences d'une morale rigide.

Crébillon fils (1707-1777)

Fils d'un grand auteur de tragédies, Crébillon fils s'est pour sa part exercé dans les petits genres de l'époque : nouvelles, romans, dialogues romanesques. Il a connu la prison et l'exil en province pour avoir glissé dans ses romans libertins quelques attaques politiques.

Grâce à l'influence de M^{me} de Pompadour, favorite du roi, il obtient la charge de censeur royal en 1749, charge qu'il conserve jusqu'à sa mort.

1734 : *L'Écumoire* ou *Tanzaï et Néadarné*, histoire japonaise.

1736 : *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, roman sous forme de mémoires.

1740 : *Le Sopha*, conte moral.

1755 : *La Nuit et le moment*, nouvelle dialoguée.

Crébillon est le maître de l'analyse psychologique. Il fait ressortir le contraste, dans une société fermée et élégante, entre la délicatesse des conversations et la violence des désirs. Il a contribué à affiner les techniques romanesques.

Rétif de la Bretonne (1734-1806)

Né près d'Auxerre, dans une famille paysanne, Rétif devient apprenti typographe. De 1755 à 1759, il est compagnon chez divers imprimeurs. Puis il décide de devenir lui-même un écrivain. Par la suite, il sera souvent son propre imprimeur, peut-être rédigeant directement sur la presse ses livres. La Révolution, après l'avoir enthousiasmé, l'horrifiera. Il meurt en 1806 dans la misère.

1776-1779 : *La Vie de mon père*.

1778 : *Le Pied de Fanchette*.

1775 : *Le Paysan pervers*.

1776 : *La Paysanne pervers*.

1794-1797 : *Monsieur Nicolas* (très longue autobiographie, mais qui mêle volontiers fantasmes et réalité).

Romans et nouvelles en très grand nombre traduisent l'infatigable activité créatrice de Rétif. Auteur d'utopies, mais aussi dramaturge, il est le seul écrivain français d'Ancien Régime issu de la paysannerie. Il exalte aussi bien les valeurs de la famille qu'un puissant érotisme. Il cherche à réformer la société et multiplie aussi les traités (réforme du théâtre, de la prostitution...). Il a été l'objet d'une très grande admiration de la part des surréalistes.

Sade (1740-1814)

Issu d'une très vieille famille de l'aristocratie, il fait d'abord carrière dans les armes. Sa vie est marquée par toutes sortes de scandales sexuels. Il est incarcéré à de nombreuses reprises (au total près de quarante années !). La Révolution, après l'avoir libéré, l'emprisonne à nouveau pour tiédeur révolutionnaire, puis pour débauche. On l'enferme chez les fous à Charenton, où il meurt en 1814.

1791 : *Justine ou Les Infortunes de la vertu*.

1795 : *La Philosophie dans le boudoir*.

1797 : *Juliette ou Les Prospérités du vice*.

Sade mêle la cruauté et le plaisir dans ce qu'on a appelé après lui le « sadisme ». Le monde érotique qu'il a imaginé marque le triomphe du vice sur la vertu. Rétif et Sade se détestaient. Outre leurs origines radicalement opposées, leurs conceptions de la sexualité s'opposent : recherche du bonheur chez Rétif, recherche de la souffrance chez Sade. Sade insère dans ses romans des développements contre les institutions et la morale. Il s'oppose à tout le courant du XVIII^e siècle qui exalte la nature. Son athéisme militant est défendu par les personnages de ses romans. Il a été remis à l'honneur par le XX^e siècle (Apollinaire, Bataille, Mishima).



Les Liaisons dangereuses

Auteur : Pierre-Choderlos de Laclos

Date : 1782

Genre : Roman épistolaire (par lettres).

Composition : En 1782, Laclos, brillant officier, fait paraître sans nom d'auteur *Les Liaisons dangereuses* : « lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres. »

Intrigue : Laclos aurait découvert un paquet de lettres qu'il se contente de publier (c'est évidemment faux).

Deux êtres cyniques, la marquise de Merteuil et le comte de Valmont ont été amants. La marquise aide Valmont à triompher de la vertu d'une femme dévote, la présidente de Tourvel. Dans le même temps, elle lui livre une jeune ingénue, Cécile de Volanges, qui apprend vite le libertinage. Mais Valmont est pris à son propre piège et tombe amoureux de la présidente. Mis au défi par la marquise, il abandonne par bravade M^{me} de Tourvel qui meurt de désespoir. Valmont est tué en duel à cause de Cécile et M^{me} de Merteuil, malade, ruinée, est abandonnée de tous.

Forme : Le succès du roman repose sur une véritable ambiguïté. Pour combattre le vice, Laclos le dépeint avec une certaine complaisance. Le châtement des coupables sauve la moralité du roman. Mais le roman qui parodie parfois *La Nouvelle Héloïse* est surtout une leçon de fine psychologie et de stratégie amoureuse. Les lettres de chaque correspondant ont un ton particulier. La réalité est toujours vue d'un point de vue subjectif et sous plusieurs angles. La disposition des lettres dans le recueil est très subtile.

Extrait de la lettre IV.

Le VICOMTE DE VALMONT à la MARQUISE de MERTEUIL

À Paris

Vos ordres sont charmants : votre façon de les donner est plus aimable encore ; vous feriez chérir le despotisme. Ce n'est pas la première fois, comme vous savez, que je regrette de ne plus être votre esclave ; et tout monstre que vous dites que je suis, je ne me rappelle jamais sans plaisir

le temps où vous m'honoriez de noms plus doux. Souvent même je désire de les mériter de nouveau, et de finir par donner, avec vous, un exemple de constance au monde. Mais de plus grands intérêts nous appellent : conquérir est notre destin ; il faut le suivre ; peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore ; car, soit dit sans vous fâcher, ma très belle Marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal ; et depuis que, nous séparant pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez fait plus de prosélytes que moi. Je connais votre zèle, votre ardente ferveur ; et si ce Dieu-là nous jugeait sur nos œuvres, vous seriez un jour la Patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami serait au plus un saint de village. Ce langage vous étonne, n'est-il pas vrai ? Mais depuis huit jours, je n'en entends, je n'en parle pas d'autres ; et c'est pour m'y perfectionner, que je me vois forcé de vous désobéir.

Ne vous fâchez pas, et écoutez-moi. Dépositaire de tous les secrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'amour qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous-même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect ; et vous direz avec enthousiasme : « Voilà l'homme selon mon cœur. »

Vous connaissez la Présidente Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre ;

Et si de l'obtenir je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



Beaumarchais

« Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »
Réplique de Figaro dans Le Barbier de Séville.

Pierre-Augustin Caron de

Né en : 1732

Mort en : 1799

Famille : Né à Paris, Beaumarchais est le septième enfant d'un horloger. Il a une enfance heureuse au milieu de ses cinq sœurs.

Études : À 13 ans, il quitte l'école et devient apprenti horloger.

L'horloger et le courtisan

Il invente un nouveau type de montre qu'il offre au roi. Il devient son horloger en 1754. Il se fait valoir à la cour. Il devient professeur de harpe des filles de Louis XV.

Une vie d'aventurier

Il fait un riche mariage et devient vite veuf.

Il se remarie en 1768, mais sa seconde femme meurt en 1770.

Il mène tout de front : il devient négociant, mais aussi se cultive et lit beaucoup. Ses spéculations lui valent un procès à scandale en 1773 pour faux en écriture. Même s'il perd son procès, il conquiert la célébrité dans cette affaire en publiant un plaidoyer spirituel contre le conseiller Goëzman qui l'attaquait.

Il est utilisé comme agent secret par la France en Angleterre et en Allemagne. Il s'enrichit dans le trafic d'armes avec les Insurgents américains et connaît en même temps la célébrité comme auteur dramatique.

En 1777, il crée la Société des auteurs dramatiques pour défendre leurs droits. Admirateur passionné de Voltaire, il entreprend une édition complète de ses œuvres, d'une très grande qualité. Pour fuir la censure, l'édition est faite à Kehl, en Allemagne, entre 1783 et 1790.

Le déclin

Beaumarchais soutient la Révolution. Il s'installe près de la Bastille en 1791 dans une maison superbe. On lui demande en 1792 d'aller en Hollande négo-

cier l'achat de fusils pour la France, mais l'affaire échoue en 1795 et il est considéré comme émigré par le gouvernement. Il doit vivre pauvrement à l'étranger, notamment à Hambourg.

Il revient en France en 1796, mais il meurt à Paris en 1799.

Œuvres

Si on excepte les quatre *Mémoires* rédigés contre le conseiller Goëzman pour se défendre dans son procès et qui par leur esprit ont séduit le public, les œuvres de Beaumarchais appartiennent au théâtre.

1767 : *Eugénie*, drame bourgeois sur la condition de la femme.

1770 : *Les Deux Amis*, drame bourgeois sur les rapports d'argent.

1775 : *Le Barbier de Séville*, comédie.

1784 : *Le Mariage de Figaro*, comédie.

1787 : *Tarare*, opéra.

1792 : *La Mère coupable*, drame larmoyant, formant une trilogie avec *Le Barbier* et *Le Mariage* (mêmes personnages qui reviennent).



Le Mariage de Figaro

Auteur : Beaumarchais

Date : 1775-1778

Genre : Comédie en cinq actes en prose.

Composition : *Le Mariage de Figaro* est entrepris par Beaumarchais en 1775 et terminé en 1778. Il le présente aux comédiens en 1781. La pièce est soumise à six censeurs. Le roi Louis XVI la déclare « *détestable et injouable* ». Beaumarchais la fait jouer en privé et finalement le roi cède : la première représentation donnée en 1784 remporte un succès considérable.

Intrigue : *Le Mariage de Figaro* fait suite au *Barbier de Séville* : dans cette pièce, le valet Figaro avait aidé le comte Almaviva à épouser Rosine.

- **Acte I :** Trois ans ont passé. Le comte est las de sa femme. Il courtise Suzanne, la femme de chambre que Figaro doit épouser. Autrefois, Figaro avait signé inconsidérément une reconnaissance de dette à Marceline qu'il devait épouser en cas de non-remboursement. Elle vient exiger son dû.
- **Acte II :** Figaro décide d'exciter la jalousie du comte à l'égard de sa femme. Avec la complicité de la comtesse et de Suzanne, il berne le comte.
- **Acte III :** Figaro et Marceline s'opposent au cours d'un procès bouffon. C'est Marceline qui a gain de cause : Figaro doit la rembourser ou l'épouser, mais il n'a pas d'argent ! Mais Marceline découvre finalement que Figaro est le fils qu'elle avait perdu.
- **Acte IV :** Pendant qu'on prépare le mariage de Figaro, celui-ci découvre que Suzanne a adressé un mot au comte et lui a donné rendez-vous. Jalousie et chagrin dominant.
- **Acte V :** Mais ce rendez-vous était un piège pour le comte : sa femme Rosine l'y attend. Le comte, à nouveau berné, ne peut qu'accepter le mariage de Figaro.

La pièce contient de violentes attaques : contre les prétentions de la noblesse (conflit Figaro-Almaviva), contre la justice corrompue, contre le mépris des hommes envers les femmes.

Elle est également célèbre pour le personnage de Figaro, vif, intelligent et spirituel (le fameux monologue à l'acte V) et pour le rythme endiablé des scènes de comédie.

Monologue de Figaro (acte V, sc. 3).

Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... noblesse, fortune, un rang, des places : tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus ; du reste, homme assez ordinaire ! Tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. – La nuit est noire en diable.

(Il s'assied sur un banc.)

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans les mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! [...]

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. [...]

O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe ; un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé.



Paul et Virginie

Auteur : Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre

Date : 1787

Genre : Roman.

Composition : Bernardin de Saint-Pierre a d'abord écrit trois volumes des *Études de la nature* en 1784. *Paul et Virginie* constitue l'illustration de ses théories et en même temps le quatrième volume des *Études*.

Intrigue : C'est l'histoire de deux familles de l'île Maurice. Une jeune veuve, M^{me} de La Tour, élève sa fille Virginie. Vivent juste à côté une Bretonne, Marguerite, et son fils Paul. Les deux enfants sont comme frère et sœur, s'entendent parfaitement, au sein d'une nature généreuse et luxuriante. À quinze ans, ils commencent à ressentir les premiers troubles de l'amour. Mais Virginie doit aller en France auprès d'une tante qui veut en faire son héritière. Les jeunes gens échangent de doux aveux.

Virginie est malheureuse en France. Paul se désespère de son côté. Ils échangent quelques lettres. Virginie, finalement déshéritée par sa tante, annonce son retour. Mais le vaisseau qui la ramène fait naufrage. Elle meurt noyée malgré l'héroïque dévouement de Paul qui tente de la sauver. Inconsolable, Paul meurt deux mois plus tard.

Malgré une certaine sensiblerie, le roman garde beaucoup de charme. L'innocence des enfants est peinte avec sensibilité par l'admirateur et ami de Rousseau qu'est Bernardin de Saint-Pierre.

Sa vision pessimiste de la société donne un sens tragique à l'histoire. L'exotisme des paysages, que l'auteur connaît bien pour avoir vécu plus de deux ans à Madagascar et à l'île Maurice, est particulièrement bien rendu.

Le bonheur de l'innocence.

Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorés d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à les voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis, dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons : des perruches vertes comme des émeraudes descendaient des lataniers voisins, jusqu'à ses pieds, comme des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux, de leurs appétits et de leurs amours.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours en vous exerçant aux bienfaits ! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices ! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal ! des Calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, d'attes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucres les plus agréables.



Chénier

Prénom : André

Né en : 1762

Mort en : 1794

Famille : André Chénier est né près de Constantinople. Son père faisait fonction de consul général. Il vient très jeune à Paris avec ses trois frères et sa mère, une Grecque cultivée qui tient salon.

Études : De 1773 à 1781, Chénier fait de solides études classiques au collège de Navarre.

Études et voyages

Après quelques mois aux armées, il se remet à l'étude de la littérature grecque, de l'histoire des religions et de la philosophie.

En 1783, il fait un grand voyage en Suisse et en Italie. Il tombe malade à Rome et ne peut poursuivre vers la Grèce.

De 1787 à 1789, il va à Londres comme secrétaire de M. de La Luzerne, ambassadeur de France.

Lors d'un congé, il assiste aux premières journées révolutionnaires et se passionne. En 1791, il demande un congé définitif.

La tourmente révolutionnaire

Chénier crée la « Société de 89 » avec des amis, s'engage par ses écrits, notamment dans les journaux. Deux de ses frères se sont aussi jetés dans la politique.

Il s'oppose aux jacobins et attaque Robespierre.

Il aide Malesherbes à préparer la défense de Louis XVI. Sa modération le rend suspect.

Il se réfugie à Louveciennes et fréquente à Passy quelques aristocrates.

Le 7 mars 1794, il est arrêté et incarcéré à la prison de Saint-Lazare. Il est guillotiné le 25 juillet 1794, deux jours avant la chute de Robespierre.

Œuvres

De son vivant, Chénier n'a fait paraître que deux poèmes et ses écrits politiques (articles dans les journaux). La découverte de son talent par les romantiques, grâce à la publication de ses œuvres en 1819 par Latouche, a été une véritable révélation.

1785-1787 : *Idylles* ou *Bucoliques*, premiers poèmes.

Élégies, sujets traditionnels traités avec une certaine sensibilité.

1787-1789 : Deux épopées scientifiques composées à Londres et restées inachevées : *L'Hermès*, célébrant les progrès de l'humanité, et *L'Amérique* qui glorifie la révolution américaine.

De la même époque date un poème didactique intitulé *L'Invention* qui fixe un nouvel art poétique.

1790 : *Avis au peuple français sur ses véritables ennemis*, éloquence politique.

1791-1794 : Articles politiques dans le *Journal de Paris*.

1794 : *Odes*.

Iambes, poèmes composés en prison sur de minces bandes de papier que Chénier fait parvenir à son père en les cachant dans du linge.

Extrait des *Idylles*.

La Jeune Tarentine

*Pleurez, doux alcyons ! Ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !*

*Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine :
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée, et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.
Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréïdes
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement ;
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil.
Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée.
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.*



Sous la Révolution

De 1789 à 1799, entre la prise de la Bastille et le coup d'État de Bonaparte, les événements se sont précipités. Sans entrer dans les détails de l'histoire événementielle, on peut retracer quelques phases.

■ Une chronologie mouvementée

À l'enthousiasme du Tiers État triomphant de 1789, succède une phase indécise. Va-t-on vers une monarchie constitutionnelle à laquelle Louis XVI semble adhérer puisqu'il prête serment en 1790 ? Mais la fuite du roi et son arrestation radicalisent la situation. L'Assemblée législative met fin à la monarchie et proclame la République.

La Convention est vite entraînée dans la violence (massacres de septembre 1792, exécution du roi en 1793 et de bien des « suspects ») puis dans la Terreur, proclamée en 1793-1794. La chute de Robespierre y mettra fin.

La nouvelle Constitution de l'an III est votée par la Convention en 1795 et établit le nouveau régime du Directoire. La France est gouvernée par cinq directeurs et deux chambres parlementaires. Le coup d'État du 18 brumaire y met fin en instaurant le Consulat.

■ Une période confuse pour la littérature

Les troubles politiques ont relégué les préoccupations littéraires et artistiques au second plan. Les écrivains doivent prendre parti et s'engager dans le combat politique. Mais actuellement les études se multiplient sur la production littéraire de cette période et la revalorisent.

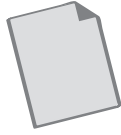
Sur le plan théâtral, par exemple, on sait que les spectacles n'ont cessé de se multiplier dans la capitale durant cette période et que la liberté de ton et l'absence de censure des premières années ont vu naître des pièces très audacieuses.

Mais surtout on voit se développer en parallèle deux littératures : celle des écrivains restés en France et qui reflète les préoccupations de la Révolution et celle des aristocrates émigrés qui s'ouvre sur les littératures étrangères et prépare le romantisme.



À lire plus loin

- La littérature révolutionnaire
- La littérature de l'émigration



La littérature révolutionnaire

Des textes de circonstance

La production littéraire sous la Révolution a longtemps été rejetée par les critiques comme trop marquée par les circonstances. Mais aujourd'hui on apprend à réévaluer tous ces textes.

La fin du siècle est marquée par la prolifération des pamphlets. Certains ont su proposer un essai, certes violent et engagé, mais accédant à une réflexion politique plus large. C'est le cas du fameux *Qu'est-ce que le Tiers état ?* de l'abbé Sieyès, publié en 1788. Les formules font mouche pour réclamer la prise en compte des plus humbles : « *Qu'est-ce que le Tiers état ? – Tout. – Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans la société politique ? – Rien. – Que demande-t-il ? – À y devenir quelque chose.* »

La presse connaît un développement foudroyant avec, pour la seule année 1789, plus de cent quarante titres nouveaux. On peut vraiment dire que la presse d'opinion naît à cette époque-là. Camille Desmoulins (1760-1794), ami de Danton, est sans doute le journaliste le plus brillant. En 1793-1794, il fait paraître *Le Vieux Cordelier* où il recommande une certaine modération.

Il faut aussi ajouter, dans des ouvrages qui sont à mi-chemin entre la prose d'idée et l'écrit intime, les premiers reportages journalistiques sur les événements. On peut penser aux textes de Louis-Sébastien Mercier et de Rétif de La Bretonne.

Le renouvellement des formes traditionnelles

La poésie

La poésie s'engage dans l'action, notamment par le chant révolutionnaire. C'est à Marie-Joseph Chénier (1764-1811), frère d'André, qu'on doit par exemple *Le Chant du départ* (1794).

Le théâtre

Le théâtre se développe avec la suppression de la censure (janvier 1791). Cinquante théâtres se créent à Paris. Marie-Joseph Chénier, là encore, s'illustre dans des pièces politiques (comme *Charles IX*, écrite avant la Révolution, mais jouée seulement en 1789) qui amènent à réfléchir sur le pouvoir, le fanatisme et les valeurs républicaines.

Les moralistes

Sous le choc des événements, les moralistes ne peuvent plus écrire comme un Pascal, un La Bruyère ou un Vauvenargues. Chamfort (1740-1794) et Rivarol (1753-1801) traduisent cette évolution. Mots d'esprit souvent sombres et cruels se substituent aux bons mots de salon ou aux réflexions morales traditionnelles. À l'épreuve des faits et des drames, la pensée se fait désespoir, désillusion, vitriol.

L'éloquence

Les principaux acteurs de la Révolution sont des orateurs puissants. Le comte de Mirabeau (1749-1791) s'illustre particulièrement. Robespierre et Danton, dans deux registres différents, exercent aussi leurs talents.

De la chaire d'église à la tribune, l'éloquence a changé de nature et le talent d'improvisation reconnu à ces orateurs par leurs contemporains rend bien difficile l'appréhension des discours réellement prononcés. Certes l'opinion se méfie des beaux parleurs, mais elle peut aussi s'enthousiasmer pour les orateurs passionnés. C'est en tout cas un temps nouveau pour la vie politique : le chuchotement des cabinets cède la place aux débats publics. Jamais on ne pourra revenir en arrière.

La prose de la fin du siècle, même dans ces excès, inaugure à sa manière la littérature politique et l'écriture de l'histoire au siècle suivant.

Discours de Danton, prononcé le 2 septembre 1792, pour demander la levée en masse de troupes contre les ennemis coalisés.

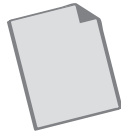
Vous savez que Verdun n'est point encore au pouvoir de l'ennemi. Vous savez que la garnison a juré de mourir plutôt que de se rendre. Une partie du peuple va se porter aux frontières ; une autre va creuser des retranchements et la troisième, avec des piques, défendra l'intérieur de nos villes.

Paris va seconder ces grands efforts. Tandis que nos ministres se concertaient avec les généraux, une grande nouvelle nous est arrivée. Les commissaires de la Commune proclament de nouveau, en cet instant, le danger de la patrie, avec plus d'éclat qu'il ne le fut. Tous les citoyens de la capitale vont se rendre au Champ-de-Mars, se partager en trois divisions ; les uns vont voler à l'ennemi, ce sont tous ceux qui ont des armes ; les autres travailleront aux retranchements, tandis que la troisième division restera et présentera un énorme bataillon hérissé de

piques (Applaudissements). C'est en ce moment, Messieurs, que vous pouvez déclarer que la capitale a bien mérité de la France entière ; c'est en ce moment que l'Assemblée nationale va devenir un véritable comité de guerre ; c'est à vous à favoriser ce grand mouvement et à adopter les mesures que nous allons vous proposer avec cette confiance qui convient à la puissance d'une nation libre.

Nous vous demandons de ne point être contrariés dans nos opérations. Nous demandons que vous concouriez avec nous à diriger ce mouvement sublime du peuple en nommant des commissaires qui nous seconderont dans ces grandes mesures. Nous demandons qu'à quarante lieues du point où se fait la guerre les citoyens qui ont des armes soient tenus de marcher à l'ennemi ; ceux qui resteront s'armeront de piques. Nous demandons que quiconque refusera de servir de sa personne ou de remettre ses armes soit puni de mort. Il faut des mesures sévères ; nul, quand la patrie est en danger, nul ne peut refuser son service sans être déclaré infâme et traître à la patrie. Prononcez la peine de mort contre tout citoyen qui refusera de marcher ou de céder son arme à son concitoyen plus généreux que lui, ou contrariera directement ou indirectement les mesures prises pour le salut de l'État.

Le tocsin qui sonne va se propager dans toute la France. Ce n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie (On applaudit). Pour les vaincre, Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée (Les applaudissements recommencent).



La littérature de l'émigration

Un certain nombre d'opposants, pour la plupart membres de la noblesse, ont fui en Angleterre, en Allemagne, en Italie ou en Suisse. L'écriture est pour eux aussi une arme. L'exil leur laisse tout le temps et le recul de la réflexion morale et politique. Ils ont aussi tout loisir d'explorer les méandres de la sensibilité dans des romans psychologiques. On compte quelques noms comme Sénancour (1770-1846) auteur de *Oberman* (1804), Benjamin Constant auteur d'*Adolphe* (1816), mais les premiers livres de Chateaubriand et M^{me} de Staël (prononcer STAL) sont sans conteste les plus brillants représentants de cette littérature de l'émigration.

Germaine de Staël (1766-1817)

Sa vie

Fille du banquier genevois Necker, devenu ministre de Louis XVI, elle reçoit une éducation d'intellectuelle, au contact du salon de sa mère que fréquentent par exemple Buffon, Marmontel, Grimm, l'abbé Raynal et Jean-François de La Harpe. Elle épouse en 1786 le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède.

Elle émigre en 1793. Sa vie sera par la suite souvent marquée par l'exil car elle sera aussi chassée par Napoléon, fuira en Russie, en Suède, en Angleterre et se réfugiera aussi dans le château familial de Coppet.

Mme de Staël, beaucoup plus jeune que son époux, a une vie sentimentale agitée, marquée notamment par sa liaison avec Benjamin Constant.

Veuve en 1802, elle se remarie en 1811 avec un jeune officier suisse, Albert de Rocca, et rouvre son salon parisien sous la Restauration. Elle meurt en 1817.

Son œuvre

Son œuvre se partage entre essais littéraires ou politiques et romans. C'est elle qui a fait découvrir aux romantiques la littérature allemande. Elle affirme vigoureusement une sorte de féminisme qui lui donne aussi à ce titre une place particulière dans la littérature de son temps.

1788 : *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*.

1796 : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*.

1800 : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*.

1802 : *Delphine*.

1807 : *Corinne ou l'Italie*.

1810 : *De l'Allemagne*.

Extrait de *De l'Allemagne*

L'âme de la nature se fait connaître à nous de toutes parts et sous mille formes diverses. La campagne fertile, comme les déserts abandonnés, la mer, comme les étoiles, sont soumises aux mêmes lois ; et l'homme renferme en lui-même des sensations, des puissances occultes qui correspondent avec le jour, avec la nuit, avec l'orage : c'est cette alliance secrète de notre être avec les merveilles de l'univers qui donne à la poésie sa véritable grandeur. Le poète sait rétablir l'unité du monde physique avec le monde moral : son imagination forme un lien entre l'un et l'autre.

Le XVIII^e siècle en bref...

DATE	ŒUVRE	AUTEUR
1721	<i>Les Lettres persanes</i>	Montesquieu
1721-1724	<i>Le Spectateur français</i>	Marivaux
1723	<i>La Double Inconstance</i>	Marivaux
1724	<i>La Henriade</i>	Voltaire
1730	<i>Le Jeu de l'amour et du hasard</i>	Marivaux
1731	<i>Manon Lescaut</i>	Abbé Prévost
1731-1741	<i>La Vie de Marianne</i>	Marivaux
1732	<i>Zaïre</i>	Voltaire
1734	<i>Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence</i>	Montesquieu
1734	<i>Les Lettres philosophiques</i>	Voltaire
1734-1735	<i>Le Paysan parvenu</i>	Marivaux
1736	<i>Les Égarements du cœur et de l'esprit</i>	Crébillon
1737	<i>Les Fausses Confidences</i>	Marivaux
1739	Début de la rédaction des <i>Mémoires</i>	Saint-Simon
1747	<i>Zadig ou la Destinée</i>	Voltaire
1748	<i>De l'Esprit des lois</i>	Montesquieu
1749	<i>Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient</i>	Diderot
1750	<i>Discours sur les sciences et les arts</i>	Rousseau
1751	Début de l' <i>Encyclopédie</i>	Diderot, d'Alembert et collaborateurs
1755	<i>Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes</i>	Rousseau
1755	<i>La Nuit et le moment</i>	Crébillon
1756	<i>Essai sur les mœurs et l'esprit des nations</i>	Voltaire
1757	<i>Micromégas</i>	Voltaire
1757	<i>Le Fils naturel</i>	Diderot
1758	<i>Lettre à D'Alembert sur les spectacles</i>	Rousseau
1759	<i>Candide ou L'Optimisme</i>	Voltaire
1759-81	<i>Les Salons</i>	Diderot

1760	<i>La Religieuse</i>	Diderot
1761	<i>Julie ou La Nouvelle Héloïse</i>	Rousseau
1762	<i>Le Contrat social</i>	Rousseau
1762	<i>Émile ou De l'Éducation</i>	Rousseau
1762	<i>Le Neveu de Rameau</i>	Diderot (publié en 1891)
1763	<i>Le Traité sur la tolérance</i>	Voltaire
1764	<i>Le Dictionnaire philosophique</i>	Voltaire
1765-1778	<i>Les Confessions</i>	Rousseau
1767	<i>L'Ingénu</i>	Voltaire
1772	<i>Supplément au voyage de Bougainville</i>	Diderot (publié en 1796)
1773-78	<i>Jacques le Fataliste</i>	Diderot
1776-1778	<i>Paradoxe sur le comédien</i>	Diderot (publié en 1830)
1775	<i>Les Rêveries du promeneur solitaire</i>	Rousseau
1776-1779	<i>Le Barbier de Séville</i>	Beaumarchais
1785-1787	<i>Les Liaisons dangereuses</i>	Laclos
1787	<i>Le Mariage de Figaro</i>	Beaumarchais
1787	<i>Idylles ou Bucoliques</i>	Chénier
1791	<i>Paul et Virginie</i>	Bernardin de Saint-Pierre
1794	<i>Justine ou Les Infortunes de la vertu</i>	Sade
1795	<i>Iambes</i>	Chénier
1797	<i>Monsieur Nicolas</i>	Rétif de La Bretonne
1795	<i>La Philosophie dans le boudoir</i>	Sade